

Le premier hebdomadaire des faits-divers

4^e Année - N° 135 29/51 1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

28 Mai 1931

DÉTECTIVE

Ciel de cafard !



Dans un faubourg de Sidi-Bel-Abbès, capitale de la Légion Étrangère, voici l'une des rues du « village nègre ». C'est le quartier réservé, dans l'ombre mystérieuse duquel, les enrôlés du malheur viennent chercher un dérivatif à la nostalgie de leur cœur...

Lire en pages 7, 8 et 9 : « C'est la rue de la joie ! », le premier article du sensationnel reportage de Marcel Montarron sur les drames de la Légion, illustré de photographies inédites.

POUR UN FRANC
le grand hebdomadaire
du reportage

VOILA

offre à ses lecteurs
60 photographies

3.000 lignes de texte

un grand roman
de J. Kessel

des
r
e
p
o
r
t
a
g
e
s

mystérieux

politiques

d'aventures

d'actualité

sportifs

burlesques

indiscrets

et ses concours de
pronostics hebdomadaires
dotés de prix en espèces d'une valeur de
150.000 FRANCS

SAMEDI PROCHAIN

dans son numéro 10 commence
un hallucinant reportage
de Jean MASSON :

La Cinquième race

PARTOUT

Le journal de Rachel Méry

RACHEL Méry qui, le 29 novembre dernier, en pleine avenue de l'Opéra, abattit à coups de revolver, au volant de l'auto dans laquelle elle-même avait pris place, son amant M. Heurteur, chef d'orchestre de cinéma, est toujours à la Charité où M. Viala, directeur de St-Lazare décida de la faire transporter, dans sa conviction qu'il devenait impossible de lui assurer, à l'infirmerie de la vieille maison, les soins délicats que réclamait son état.

Rachel Méry, qui n'a pas vingt-deux ans, souffrit toutes les maladies de l'enfance. Elle fut, durant deux années, une " allongée " à Hendaye. Aujourd'hui, la tuberculose dévasta ce corps de blonde fragile, encore handicapée par le pire des états psychiques.

Ne vivant que pour le cinéma, ayant rencontré au cinéma celui qu'elle devait aimer... au point de le tuer, Rachel Méry avait de la littérature passionnelle une notion qui, elle aussi, lui venait du cinéma. Les lettres innombrables que lui dicta sa passion ne peuvent point ne pas faire songer, en-deçà de la pitié qu'elles inspirent, malgré le crime, à ces lettres dont nos cinéastes internationaux firent un tel abus avant l'ère du cent pour cent parlant.

Les lettres de l'enfant meurtrière étaient toutes à l'adresse de l'amant chéri et détesté. Rachel les écrivait la nuit, à peine après avoir quitté le malheureux Heurteur... qu'elle allait, presque toujours, retrouver le matin. Or ces lettres, Rachel Méry ne les envoyait point. Elles ne furent même pas mises sous enveloppe. Elles constituent le journal de sa passion érotico-cinématographique.

Quelques pages édifiantes ont été publiées par un de nos confrères, mais choisies avec tant de prudence qu'il semble bien que les plus caractéristiques aient été délibérément laissées de côté.

Voici quelques fragments plus colorés, d'entre les feuillets dont nous avons réussi à avoir communication :

« Quand tu me ramènes chez moi, le soir, j'ai peur. Je pense que tu m'abandonnes légèrement pour aller dormir chez toi, près d'une femme. »

Deux jours après :
« Je suis un peu plus désemparée ce soir mais sans surprise puisque je ne prévois rien que des déceptions... n'est-ce pas sage ? »

Maintenant, dès octobre 1930, après le fameux dîner à " l'Auberge du Clou " au cours duquel M. Heurteur, supplié par sa maîtresse de lui faire un serment absolu, se borna à lui répondre : " Ne t'en fais donc pas ! ", un nouvel état d'esprit apparaît :

« Je ne te regarde et ne t'écoute qu'avec méfiance comme un traître... Je te sais vil et indigne de mon amour quand je pense que je passe seulement dans ta vie, que j'imagine que tu pourras passer près de moi indifférent, ne plus me voir devant toi et m'oublier allègrement !... »

« Moi, je ne pourrais supporter de penser que tu es dans un endroit que j'ignore, que tu fais des choses sans que je le sache et que tu vis en dehors de moi et très loin sans te soucier de notre passé, que tu es quelque part où je ne suis pas où je n'irais pas te retrouver et que je suis bien loin de toi sans t'attendre. »

Chaos du style ambitieux et de la pensée défaillante !

Voici la confusion de l'amour et de la haine :

« Ce n'est que cela ton amour ; il ne peut même pas abolir ton passé ; tu es lâche, rien que lâche... Je ne suis pas tout pour toi ! »

« ... Pourquoi m'avois-tu fait croire que tu m'aimais ? Pourquoi n'as-tu pas de scrupules pour le résultat de cette comédie ? »

Le 8 novembre 1930, Rachel oubliera, seule dans sa chambre, chez ses parents, la nuit, qu'elle écrit une lettre. Elle paraît vraiment alors ajouter une page à un " journal ". Même, elle trouve pour cette page un titre, comme un titre de chapitre. Et quel titre ? « CAFARD ! »

« Je pense au jour où il nous faudra devenir des inconnus plus qu'avant, où je devrais te perdre dans la foule, ne plus te connaître et parler de toi sans intérêt... C'est là que l'inférieur passé qui m'accable en tous temps de souvenirs deviendra la hantise de nos jours présents... Jamais le soir je ne pense à l'aube ; je m'endors toujours dans une nuit éternelle... »



Rachel Méry.

Son amant étant malade, Rachel ne peut supporter la pensée qu'une autre, pas moins que l'épouse légitime, se dévoue à son chevet. Voici en quels termes, Rachel traduit son misérable état d'âme :

« Comprends que ma rancune est juste. N'as-tu pas une femme depuis longtemps et pour toujours ? Tu l'imagines donc que cela peut être sans importance pour moi ?... »

« Alors que tu es ma vie, j'ai toutes les raisons de croire que pour toi je suis au moins au second plan et qu'un jour je n'existerai plus... Pourquoi ne m'aimes-tu pas assez pour n'accepter des soins que de moi ? »

Mais le Ministère public ne trouvera, nulle part dans ce dossier qui donnera une si " belle journée " aux chroniqueurs judiciaires, aucun texte sur quoi appuyer l'accusation supplémentaire de préméditation.

Etienne LOUSTEAU.

Une armée de déments

A l'Université de Londres, un psychiatre célèbre, le Dr Griffin, a lu un mémoire sur ce sujet étonnant : « Il faut recruter les soldats dans les Asiles de Fous. »

Le Dr Goudron — pardon, le Dr Griffin prétend que l'usage de la camisole de force, les douches, sont « d'excellentes préparations militaires. »

« — Les fous, ajoute-t-il, aiment la discipline, s'y soumettent volontiers. Encadrés par des officiers, qui seraient en même temps des aliénistes, ils pourraient servir utilement la Nation. »

Le mémoire du Dr Griffin fut accueilli par des rires.

Les Anglais auraient-ils perdu le sens de l'humour ?

Paternité forcée

C'est un procès à la fois parisien et croustillant que celui qui vient de se plaider au Tribunal de la Seine. Un historien, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, et qui a près de 80 ans, est assigné par une jeune femme.

Elle veut l'obliger à se reconnaître le père de son enfant ; l'académicien refuse et proteste, en déclarant qu'il a eu pour la mère des sentiments très affectueux, mais qui n'ont jamais dépassé les limites de la bienséance ; alors, on a saisi le Tribunal qui a ordonné la comparution de l'historien en chambre du conseil ; l'historien a été interrogé ; mais l'affaire est extrêmement délicate et le tribunal y regardera à deux fois avant d'infliger au maître ès-sciences morales une paternité judiciaire et forcée.

"L'envers vaut l'endroit"

19, rue de Châteaudun, 19

RETOURNAGE

Transformation de vêtements

Mesure — Façon

Succursales :

10, rue Sophie-Germain

(av. d'Orléans)

198, rue Saint-Jacques (Soufflot)

14, rue Saint-Marc (Bourse)

5% de remise au porteur de l'annonce

Publicité

de " Détective "

Adresser tout ce qui concerne la publicité de *Détective* à : Néo Publicité, 35, rue Madame, Paris (VI^e).

La présentation de ce numéro est de Pierre Lagarrigue

PARTOUT

L'acquiescement de M^{me} Nirdlinger

L'ACQUIESCEMENT de Mme Nirdlinger par le jury des Alpes-Maritimes n'aurait pas surpris, il y a quelques années ; il aurait été dans la ligne logique de la jurisprudence criminelle : un acquiescement de plus, en attendant un prochain crime, du même genre.

Mais un revirement très net s'est manifesté ; de partout, le cri d'alarme a été poussé et entendu : Paris, qui avait été le dernier asile d'indulgence, la terre d'élection de tous les fervents du revolver, Paris même a suivi le mouvement ; les verdicts de fermeté sont désormais fréquents aux assises de la Seine.

On en a assez de ces tueries quotidiennes ; l'indulgence systématique encourage au meurtre, provoque directement à l'assassinat : il était temps de freiner.

La légitime défense est la seule excuse à l'homicide. Toutes ces considérations n'ont pas empêché que Mme Nirdlinger, ex-reine de beauté du Missouri, ait été acquittée. Tous les journaux nous ont donné de la jeune Américaine une image fort séduisante ; elle est riche, délicieusement jolie. Respect à la chose jugée : douze jurés, après une délibération de douze minutes (les chroniqueurs judiciaires l'ont chronométrée), ont déclaré que Mme Nirdlinger n'était pas coupable du crime ; fort bien. Cette réponse ne satisfait peut-être pas complètement notre curiosité et, puisqu'il s'agit d'une décision « de justice », peut-on dire qu'elle mérite tout à fait cette appellation ?

Que la séduction, le charme d'une jeune femme aient agi directement sur les juges populaires et qu'une sorte d'involontaire galanterie ait dicté leur verdict à l'égard d'une riche étrangère, qui avait choisi leur région comme résidence, pas de doute. Tous ceux qui ont suivi le procès ont noté les marques de prévenance dont Mme Nirdlinger a bénéficié.

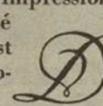
Mais, tout de même, avait-elle le droit de tuer, alors que la légitime défense n'était pas démontrée ?

Le talent des deux défenseurs, M^{re} Gassin et Bonifacio, a, certes, fortement contribué au résultat ; d'autres causes sans doute y ont aidé.

Comment ne pas s'étonner d'une instruction, si exceptionnellement rapide, d'une affaire criminelle, venue à l'audience, en soixante-dix jours ? Rapidité qui serait louable si elle était la règle commune, mais qui ne saurait être approuvée en l'espèce, car elle n'a pas permis de faire toute la lumière sur certains points du drame, sur les craintes de M. Nirdlinger, sa prescience d'une fin tragique...

Tout cela méritait d'être approfondi ; certains témoins auraient pu être utilement interrogés, aux Etats-Unis.

On a eu vraiment l'impression que le dossier avait été « bâclé » ; et c'est une impression choquante.



DÉTECTIVE

ADMINISTRATION RÉDACTION ABONNEMENTS
PARIS (VI^e) — 3, RUE DE GRENELLE — PARIS (VI^e)

FRANCE ET COLONIES	1 an	65,»	35,»
ÉTRANGER (TARIF A)		85,»	45,»
ÉTRANGER (TARIF B)		100,»	55,»

TÉLÉPHONE : LITRÉ 62-71
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS
COMPTÉ CHEQUE POSTAL : N° 1298-37

DIRECTEUR :
GEORGES KESSEL

DÉTECTIVE

Il y a des personnages dont le nom est un portrait. Il ne viendrait à personne l'idée d'évoquer un Georges Rème flétri, morose et vieux. Le nom est plein de bonne humeur et au fond, le public le trouve si agréable à prononcer ! Car Rème a repris une vieille tradition française et guignolesque et a rossé souvent le commissaire, nous voulons dire qu'il a trompé sa surveillance, ce qui constitue en France et ailleurs un droit à l'admiration publique.

Il y a dans Rème, Toulousain de race, toute la fantaisie méridionale. La langue occitane si colorée, prenait, lorsqu'il parlait, des tonalités plus violentes, sans tomber cependant dans la vulgarité. Il aimait son pays, comme il aimait le soleil. Les deux sont d'ailleurs inséparables et quand, après une évasion plus romanesque encore que les autres, il courait éperdu sur les routes de France, il lui arrivait de bercer les longues heures d'automobile, au rythme du "Poutou", sa chanson préférée.

Georges Rème avait débuté dans la vie comme orphelin. Ce n'est évidemment pas un gage de succès. Sa mère s'était mise courageusement au travail pour l'élever et lui assurer une instruction élémentaire. Mais, comme les heures qu'elle passait à l'usine, son fils les passait dans la rue, elle dut se rendre compte que la tâche serait difficile.

Non que Rème eût mauvais caractère ou fût paresseux. Il était doué d'une bonne santé et d'une vitalité extraordinaire. Quand il arrivait à l'école, il ne pouvait rester en place et faisait des niches à ses petits camarades.

— Rème ! appelait le maître.

Mais Rème lisait un roman d'aventures ou un journal illustré.

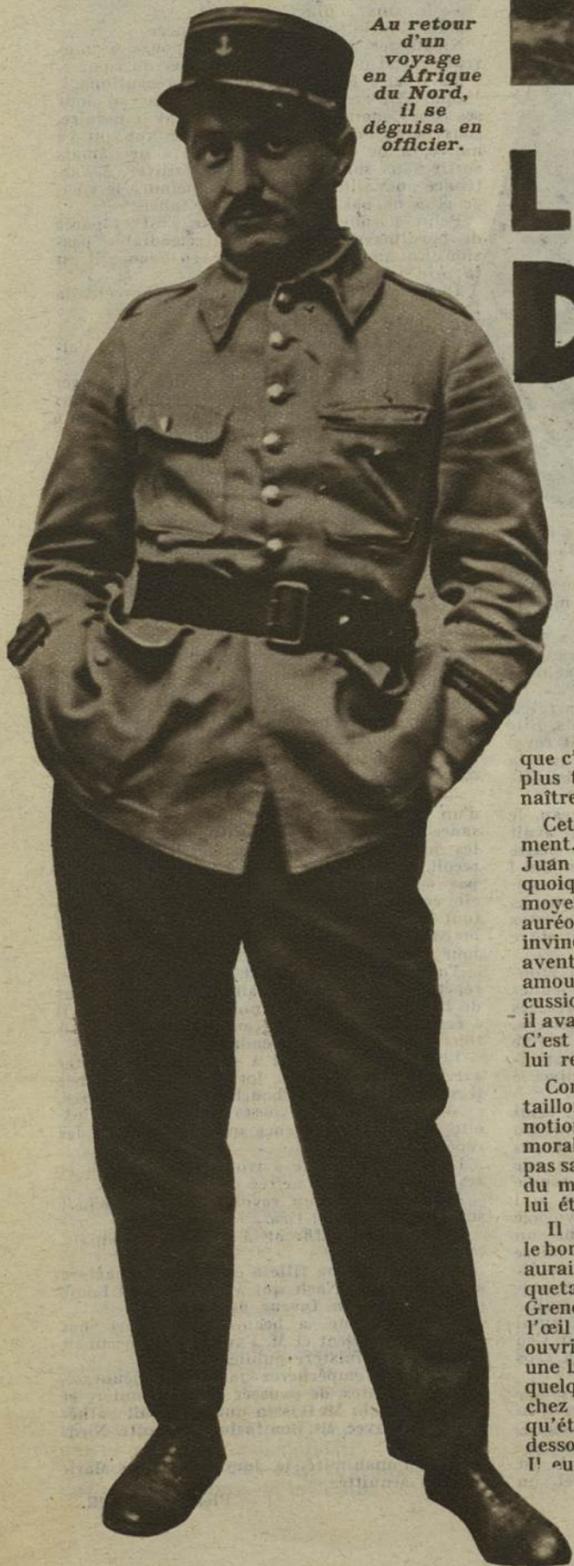
— Rème !

Il ne répondait toujours pas. Alors on le punissait ; mais comme le trait saillant de son caractère fut toujours le mépris et la négation de l'autorité, il protestait à sa façon et restait absent plusieurs jours. Il passait ces heures bénies de liberté, sur les bords de la Garonne, dans le sable et dans l'eau. Il s'embauchait quelquefois pour décharger quelque bateau ou un camion. Le plus souvent il travaillait dans une ferme des environs. Il arrivait à sa mère de pleurer sur l'inconduite de cet enfant terrible. Pour la consoler, il sortait alors l'argent honnêtement gagné et le lui remettait.



Rème se déconforte sur le tard des qualités de père de famille. Le voici, en canot, avec son fils.

Au retour d'un voyage en Afrique du Nord, il se déguisa en officier.



LA CONVERSION DE RÉME

Le plus extraordinaire dans cette vie mouvementée fut que l'enfant, grâce à une vive intelligence, réussit à apprendre les rudiments indispensables. Il développa ces connaissances par des lectures de hasard. C'est ainsi qu'il mélangea les mathématiques et la littérature, l'histoire et la physique entassant tout cela dans une mémoire extraordinaire. Sa façon d'enfant des rues y trouva un aliment facile qui le faisait ressembler à un Larousse, transformé brusquement en commis-voyageur. Sa jeunesse s'écoula donc sur la voie publique, puis à l'atelier. A quinze ans, il sut ce

que c'était que l'amour. Il devait s'étonner plus tard de n'avoir pas essayé de le connaître plutôt :

Cette révélation fut pour lui un éblouissement. Il fut pendant quatre ans un don Juan infatigable. Il était beau d'ailleurs, quoique de taille atteignant à peine la moyenne. Mais sa jeunesse lui faisait une auréole. Il la portait élégant, orgueilleux, invincible. Il s'engageait déjà dans des aventures dangereuses, simplement par amour du risque. Un jour, il eut une discussion avec un de ses camarades et comme il avait le sang vif, le frappa et prit la fuite. C'est la seule scène de violence qu'on puisse lui reprocher.

Condamné, Rème fut incorporé au 4^e bataillon alpin à Grenoble. Il n'avait aucune notion de ses droits, de ses devoirs, de la morale. La femme du voisin ne lui paraissait pas sacrée si elle était consentante et l'argent du mari lui faisait beaucoup de plaisir s'il lui était donné par une main parfumée.

Il aimait la bonne vie, la bonne chère, le bon vin. « A nous, les folles nuits d'ivresse » aurait-il pu chanter. Il était vraiment mousquetaire et se promenait dans les rues de Grenoble, la moustache conquérante et l'œil allumé. Il connut des servantes, des ouvrières, mais n'eut le cœur pris que par une bourgeoise, une jeune veuve, qui, après quelques attaques préliminaires, l'accueillit chez elle, la nuit tombée. Il sut alors ce qu'était la séduction de ces femmes aux dessous élégants et à la chair soignée. Il eut nettement le sentiment de son infé-

riorité. Il rougissait dans l'ombre lorsqu'il était obligé d'enlever ses chaussettes trouées.

Un jour, au cours d'une corvée, il entra avec ses camarades, dans une boutique de primeurs pour faire des achats. Il y avait 12.000 francs dans le tiroir-caisse. Il s'en empara avec une dextérité dont il s'étonna lui-même, continua à plaisanter et partit. Le voleur, malgré toutes les recherches, resta introuvable. Rème s'acheta de beaux caleçons, des chaussettes de soie, un costume fantaisie et le soir même, courut chez son amie. Cette dernière l'accueillit comme d'habitude, mais il lui parut cependant qu'il y avait de la froideur dans ses gestes.

Il quitta enfin l'armée, avec une conviction, vraiment commode pour se conduire dans la vie : Il y a les gens qui travaillent et ceux qui ne travaillent pas. Dans cette seconde catégorie, il faut ranger les oisifs et les autres. Les oisifs sont les riches paresseux. Les autres ce sont les paresseux pauvres. Comme ces derniers veulent cependant profiter des plaisirs de ce monde, il ne leur reste qu'un moyen : prendre l'argent chez ceux qui en ont. Et Rème savait que cela était facile. Il oubliait que la société avait construit pour les petits voleurs des maisons de villégiature, d'où tout confort était banni. Il le sut quand, au retour d'une expédition dans l'Afrique du Nord, il revint déguisé en sergent de l'infanterie coloniale. Sur le bateau il dépensa largement le produit de ses vols. Le commandant du bord lui adressa des observations sur sa mauvaise tenue. Rème oubliait qu'il portait le costume de la discipline, lui répondit vivement. On signala cet étrange sous-officier au Gouverneur de Marseille qui envoya à sa rencontre deux autres sergents pour vérifier ses titres de permission :

— Ils sont à fond de cale, dans mes bagages, répondit Rème. Revenez dans quelques instants.

Puis profitant du mouvement continu de la foule qui était venue à l'arrivée, il s'y perdit et alla se réfugier chez un de ses bons camarades. Cette disparition éveilla l'attention. On prévint la police qui consulta ses dossiers, ses photographies et identifia Rème.

Deux agents de la Sûreté l'aperçurent le lendemain qui flânait sur le quai de la Joliette et l'arrêtèrent. L'un d'eux le con-

duisit au Palais de Justice. On ne connaissait pas à ce moment l'audace et le sang-froid de Rème. Il fit un croc-en-jambe à l'agent, l'enferma dans le couloir où ils se trouvaient et disparut par la rue de l'Evêché.

Ses exploits, dès lors, défrayèrent la chronique. Notre homme eut tous les avantages et tous les inconvénients de la publicité.

Rème détient alors le record des évasions.

A l'arrivée de la gare de Lyon, il rencontre un jour deux agents, leur échappe, mais se fait tout de même arrêter dans un café. Il demande l'autorisation d'aller au W.C. Il s'y enferme, fait toujours fonctionner la chasse d'eau et comme il a avisé une seconde porte, s'éclipse pendant que l'agent confiant continue à monter une garde vigilante. Rème change facilement d'état civil, on le connaît sous dix noms différents. A Senlis, la police appréhende un nommé Paul Bulin, qui vient de commettre un vol. On l'enferme au violon. Bulin ou Rème, démonte le bas-flanc, fait des lanières avec son caleçon, les accroche au plafond et construit ainsi avec une planche une espèce de balançoire, sur laquelle il s'installe, défonce la partie supérieure de la cellule et s'évade. On se rappelle l'évasion du Palais de Justice de Paris. Cela se passait au mois d'août 1926. Rème, arrêté depuis quatre mois, était conduit au cabinet du juge d'instruction. En descendant de la voiture cellulaire, il se mêle à un autre groupe de détenus et comme il n'avait pas de menottes, se fit passer pour un agent de la Sûreté.

Ses exploits auraient continué, s'il n'avait trouvé en la personne du commissaire Bayard, de la Sûreté Générale, un adversaire à sa taille. Signalé à toutes les polices de France, traqué, il se fit prendre enfin. Condamné à dix ans de prison, il demande, il réclame aujourd'hui sa grâce.

Toujours original, il rappelle que s'il a volé ses contemporains — ce que maintenant il regrette — il est beaucoup moins coupable que certains ennemis de l'épargne et de la morale publique. Il sait que des écumeurs de la finance et de la politique sont encore en liberté. Or, lui, Rème, a un enfant et il voudrait lui inculquer les bons principes qui lui ont manqué.

« C'est avec des orphelins, dit-il dans sa supplique, qu'on fait des malfaiteurs, c'est avec des miséreux qu'on fait des révoltés. J'ai largement payé mes fautes. »

Rème, cambrioleur et as de l'évasion, se découvre sur le tard des qualités de bon père de famille. Après tout, pourquoi pas ?

Luc DORNAIN.



Il fut un Don Juan infatigable.



A Lyon, il rencontre deux agents, leur échappe, mais se fait arrêter dans un café.

Nice (de notre correspondant particulier).



N avait annoncé un procès très « Côte d'Azur » tant les apparences, le convenu, ont tôt fait, même en justice, de cataloguer les vivants et leurs gestes, les morts et leur mémoire.

Rien ne manquait en effet pour qu'on vit là, le prolongement d'une vie mondaine mal ajustée qui se partage entre les casinos où les cartes jouent leur pantomime, les palaces aux diners fleuris, les dancings du jazz et les jeux de ballon, du soleil d'hiver, devant la mer molle.

La victime était un Américain 100 %, un montreur de girls dans les théâtres de Philadelphie, et l'accusée était un ancien prix de beauté de Saint Louis.

Entre les deux protagonistes du drame, on n'avait vu que des dollars, un revolver à crosse de nacre et, confiés aux soins attentifs d'une nurse deux enfants dont le babil servait de chœur sentimental à cette tragédie moderne, quelqu'un avait dit :

— C'est un match que Mrs Nirdlinger a gagné : elle a tiré la première.

Or jamais peut-être, procès n'a fait échec, aussi totalement à la psychologie élémentaire de l'opinion et à ses prévisions. Il fut dans ce sens, de l'interrogatoire au verdict, un véritable coup de théâtre.

Vide de tout ce qu'on attendait y trouver, net comme un théorème lavé de cette atmosphère dans laquelle on comptait le plonger, il a quitté le plan du ménage à trois, des instituts de beauté, des boîtes de nuit de Broadway, des mariages d'Hollywood.

Peu à peu, écartant sa femme avec ce geste brutal, autoritaire, qui devait lui être familier, Fred Nirdlinger entra dans les débats, se mettant en travers de l'interrogatoire. Il s'imposait, suivait les témoins, se plaçait large d'épaules entre les avocats et le jury. On ne vit bientôt plus que lui.

Mrs Nirdlinger n'avait pas d'histoire... Une « girl » qui partage son temps entre les ballets d'Atlantic City et le collège... qu'apprenait-elle au collège ? Combien de chaussons usa-t-elle sur les scènes de Nirdlinger, alors qu'elle n'était encore que Charlotte Nash. Elle n'en sait plus rien elle-même. Il l'épousa parce qu'elle avait refusé que ça se passât autrement et que lui n'en était pas à un mariage près. Elle fut une femme fidèle, douce, faible, qui finit par acheter un revolver parce qu'elle en avait assez d'être épiée, soupçonnée, maltraitée.

Tous les témoignages furent d'accord. Elle n'était même pas « flirt ». Il n'y eut qu'une secrétaire du mort, coiffée d'une galette blanche, qui vint déclarer qu'elle était indifférente et froide.

Et l'accusée lui répondit, avec son petit accent transatlantique :

— Mais c'était vous, qui achetiez les revolvers de mon mari.

Une espèce de « cas », pour la cour d'Assises. Pas de ragots de police, pas de thé de cinq heures dans les maisons de rendez-vous, pas de témoignage.



Ci-dessus : On vit entrer une midinette en robe noire, sans fard.

LA CROSSE DE NACRE

Il emmène sa femme en voyage de noces, et se fait accompagner par sa belle-mère. Dans le train de Cherbourg à Paris au wagon-restaurant, sa femme lui demande : — Tu ne bois pas de bière ? Il jette sa serviette, quitte la table. On ne le revoit pas jusqu'à Paris. Toute la nuit, à l'hôtel, il se querelle avec sa jeune femme.

Le lendemain matin sous la porte de la chambre de sa femme il glisse un billet de cinquante dollars et un mot :

— Vous vous moquez de moi. Je ne veux pas plus, pour vous, qu'un verre de bière. Vous n'avez de regards aimables que pour les autres. Vous voulez qu'on vous fasse la cour. Je pars.

On prépare ses malles. Il retient un sleeping. Le soir il emmène sa femme et sa belle-mère au théâtre. C'est un homme heureux.

Il écrit à ses amis : — J'ai une femme adorable qui m'aime, mais qu'il faut amuser. Je compte sur vous.

A peine de retour en Amérique, une scène violente, entre autres éclate. Nirdlinger a pris ombrage d'un maître nageur.

— C'est votre amant crie-t-il à sa femme.

Nirdlinger fait suivre sa femme par des détectives. Il l'avait épousée en France en 1925, après avoir contracté mariage en Amérique. En 1927 il divorce.

— Je suis soulagé écrit-il !...

Mais Charlotte Nash va être mère. Nirdlinger n'hésite pas. Il l'épouse à nouveau car il ne peut se « larracher du cœur ».

Mais cette fois, il prend ses précautions.

Charlotte recevra 65.000 francs par an pour ses robes, mais elle s'engage devant le notaire, sous peine de voir déshériter l'enfant qui va naître, à ne pas être coquette, à ne jamais sortir sans son mari, à ne pas flirter, à l'attendre pour dîner, à ne pas se peindre le visage et à ne pas faire usage de tabac.

Peine perdue !... La jalousie s'est emparée de Nirdlinger comme une irrémédiable passion. En Amérique, en Suisse, en France il est la proie de son tourment.

Il ne quitte pas sa femme, la harcèle, la frappe, l'enferme.

La nuit, brusquement, il la réveille.

— Nous partons crie-t-il. Ton amant t'attend... Tu ne reverras pas tes flirts !

En 1930, lorsqu'il arrive à Nice Nirdlinger qui avait été scalpé l'année précédente dans un accident d'automobile, avait perdu toute mesure et semblait-il tout contrôlé de soi.

Son obsession avait aspiré tout ce qu'il y avait encore de sociable, d'humain en lui. Sa passion avait atteint la forme la plus aiguë : celle du délire.

Au Casino, il paie des danseurs professionnels pour qu'ils fassent danser sa femme puis ensuite il les menace : « Je vous tuerai tous ».

Plusieurs fois par jour, il ordonne à la nurse de faire les malles. Elle finit par ne plus l'écouter.

Les disputes, les querelles se multiplient.

Nirdlinger éprouve le besoin de chasser sa femme, de s'en débarrasser. Mais il ne veut pas lui donner d'argent. La pensée qu'il pourrait mourir et qu'elle hériterait de lui le torture.

Il cherche le moyen de se séparer d'elle et de la déshériter.

Il écrit des lettres interminables à son homme d'affaires. Le jour de sa mort il lui confie :

— Charlotte est un petit serpent qui a l'air d'un agneau. Depuis qu'elle a fait connaissance à Saint-Moritz avec des Italiens, elle lit les journaux de Rome et derrière mon dos reçoit des lettres et passe à la poste deux fois par semaine. Elle me reproche d'être collé à elle comme une sangsue. Elle veut sa liberté à tout prix et affirme que le temps qu'elle doit me consacrer n'exécède pas quatre heures par jour.

Toutefois il est inquiet. Plusieurs fois il a répété qu'on le ramènerait avec un pardessus de bois et ce même dernier jour de sa vie ; il a écrit une lettre commençant par ces mots : « A tous ceux qui se souviendront de moi ».

Le soir il reprochait à sa femme de flirter avec des Italiens. Puis, lorsqu'elle fut couchée il se jeta sur elle la bouche tordue d'injures.

— Il me disait des choses si abominables a-t-elle précisé à l'audience que je n'oserais les répéter.

Le médecin légiste a trouvé sur son cou et ses bras des traces nettes de violence.

Alors elle prit un revolver qu'elle cachait sous son oreiller et tira.

Deux balles suffirent à abattre, à jamais, ce colosse.

— La vie de ma fille a été un long martyre a exposé Mme Nash qui vint de Saint-Louis pour déposer en faveur de sa fille.

— Cet homme a beaucoup souffert ont répété le président et M. Favalelli qui occupait le siège de ministère-public.

— Vous n'empêchez jamais la jeunesse, telle les plantes, de pousser vers la lumière et la vie a conclu M^e Gassin qui défendait pathétiquement avec M^e Bonifacio, Charlotte Nirdlinger.

Et à l'unanimité, le jury des Alpes-Maritimes a acquitté.

Pierre ROCHER.

des publicités par le scandale, des « party », la vie parisienne frelatée à l'usage des étrangers, plan sur lequel on voulait l'amorcer pour s'élever brusquement vers celui ou Shakespeare fait dire à Othello : « Je jure qu'il vaut mieux être trompé tout à fait, que d'en avoir le moindre soupçon ».

Car on eut vite fait d'oublier Charlotte Nash-Nirdlinger, la veuve-enfant.

Les curieuses de la tribune, les cousins des magistrats du prétoire attendaient, parcequ'ils croient au cinéma et aux reportages de M. Maurice Dekobra, une vedette de Paramount, beauté blonde du diable, qui allait se servir de ses yeux langoureux, de ses jambes, de ses lèvres et de son sourire désenchanté, pour réaliser l'irrésistible « sex-appeal ».

Or, on vit entrer une midinette en robe noire, sans fard, au visage rond, gentille comme peut l'être la vendeuse du magasin de maroquinerie, ou la demoiselle de Photomaton qui vous conseille « Tournez la tête doucement et regardez la glace ».

Elle avait une voix de marionnette ingénue, elle pleurait de vraies larmes, s'essuyait les yeux, sans se soucier de sa photogénie et l'on s'apprêtait à voir le ministère public se lever et annoncer :

— L'affaire Nirdlinger est renvoyée. On juge aujourd'hui Mlle Lucie Ricordeau qui, un dimanche soir, à la sortie du cinéma a tiré deux balles de revolver sur son amoureux, un jeune employé de Banque, des œuvres duquel elle était enceinte, et qui refusait de l'épouser ».

Le président Gesta, essaya bien de rendre quelque prestige à l'accusée en lui rappelant, dans un monologue de juge d'instruction ergoteur, fabricant d'erreurs judiciaires, le temps où elle se couronnait de carton doré.

— Voyons vous avez été prix de beauté à Saint-Louis ! Vous avez concouru également à Atlantic City. Là, vous n'avez obtenu que la seconde place... Les hommes vous remarquaient déjà !

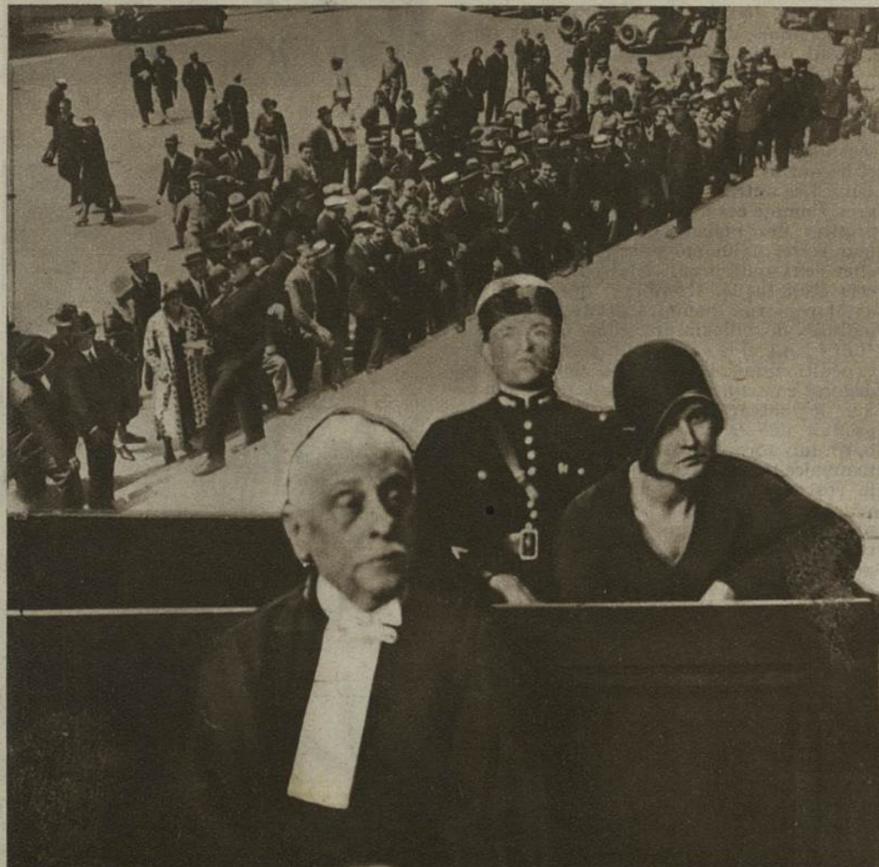
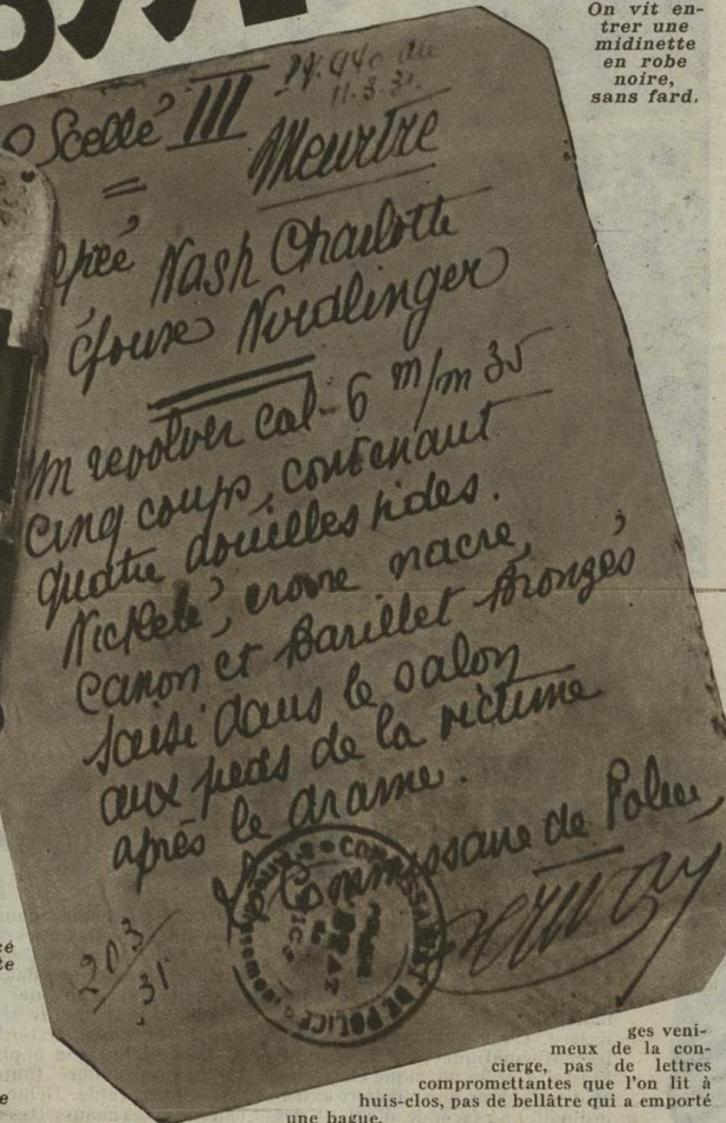
Mais Charlotte Nash sanglotait et le président Gesta a un tic. Il cligne sans cesse de l'œil droit, derrière son verre de myope.

Le public ne « marchait » pas. Il était désappointé.

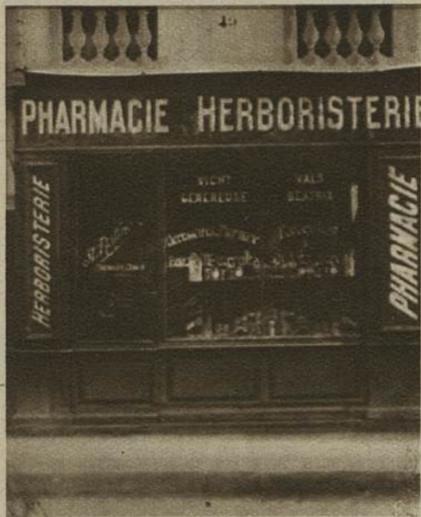
Elle finit par acheter un revolver parce qu'elle en avait assez d'être épiée.

Ci-dessous : On avait annoncé un procès « Côte d'Azur ».

En-bas : Elle pleurait de vraies larmes.



DOCTEUR SATAN



Dans une honorable pharmacie...



Le nègre avait élu domicile à Toulouse quand il avait connu sa maîtresse.

Toulouse (de notre envoyé spécial).

ES dernières mesures du tango venaient de mourir, quand le docteur Dupin entra. Le tango est à la danse d'aujourd'hui ce qu'est la robe à paniers pour la mode. Il marque une date, une époque, celle de l'après-guerre, des fortunes gaspillées et d'un âpre désir de jouissance. Il n'y avait dans cette maison de thé, que des mondaines ou des grues huppées, dont le généreux décolleté dévoilait des choses troublantes. Quelques-unes se retournèrent lorsque le docteur passa. C'était un beau garçon, à l'allure cavalière, aux lèvres sensuelles. Le visage était vraiment agréable, mais un regard métallique produisait une impression indéfinissable, gênante même. Il avait une réputation un peu particulière. Les femmes se chuchotaient à l'oreille des choses qui les faisaient rougir ou rire, d'un rire de gorge qui décelait leur trouble. On disait que ses mœurs étaient diaboliques, ou encore qu'il était un disciple du marquis de Sade. On affirmait tout de même que c'était un bon docteur, et on nommait quelques-unes de ses maîtresses appartenant à la plus haute société. Il y eut des sourires lorsque la petite comtesse Yolande de T... se fraya un passage parmi les groupes. C'était là que le couple se rencontrait. Leur conversation était cependant quelque peu différente de celle que les profa-

nes pouvaient imaginer. La blondeur de Yolande mettait une tache d'or sur le smoking noir. Elle s'était accrochée au bras du médecin et le regardait, suppliante :

— Je voudrais de la « neige ».

— Je vous en ai donné il y a huit jours.

— Tout est épuisé.

— Vous savez quelle condition j'ai posée pour renouveler votre stock ?

Elle frissonna, mais lui, tentateur, la sachant brête à toutes les faiblesses, la dominait. Il murmura à voix basse :

— Venez ce soir chez moi. J'ai dans mon cabinet de consultation une collection d'images érotiques où je suis photographié. Je vous la montrerai...

Elle vint, et tremblante elle sonna sous le porche, sombre comme une bouche de l'enfer. Un homme nu, enveloppé seulement d'un peignoir vint lui ouvrir. Elle trouva dans le cabinet du docteur des visages connus et d'autres qui ne l'étaient point. Elle se soumit aux ignominies qu'on exigeait d'elle.

C'est au cours de ces scènes de débâche et de sadisme, auxquelles elle s'habitua rapidement, que la jeune Yolande fit la connaissance de deux femmes réputées dans le monde de la galanterie. La première, Yvonne Artière, avait choisi comme compagnon habituel de ses jeux, un nègre, venu d'Afrique pendant la guerre. Il avait élu domicile à Toulouse, quand il avait connu sa maîtresse. Tous deux avaient trouvé plus facile de vendre la drogue que de travailler. Ils la vendirent d'abord et s'en servirent ensuite. C'était là une fâcheuse habitude qui s'aggrava. La quantité de cocaïne que le nègre consommait était inimaginable. Yvonne Artière essayait en vain de le satisfaire. Un jour, elle déroba des ordonnances appartenant au docteur Dupin. Les consultations de ce dernier étant trop chères, elle alla trouver une de ses camarades, Henriette Delga qui, très habilement, contrefit l'écriture et apposa une fausse signature. Ainsi, le trio allait-il pouvoir, sans bourse délier, satisfaire sa passion.

Le 15 avril, dans une honorable et sérieuse pharmacie de la ville, une femme en noir se présentait pour se faire délivrer, avec une ordonnance du docteur Dupin, 15 centigrammes de chlorhydrate d'héroïne. L'ordonnance fut exécutée, mais le lende-



Le visage était agréable, mais un regard dur produisait une impression gênante.

main, la femme en noir se présentait encore :

— C'est pour calmer mon mari qui souffre d'un cancer, déclara-t-elle au pharmacien.

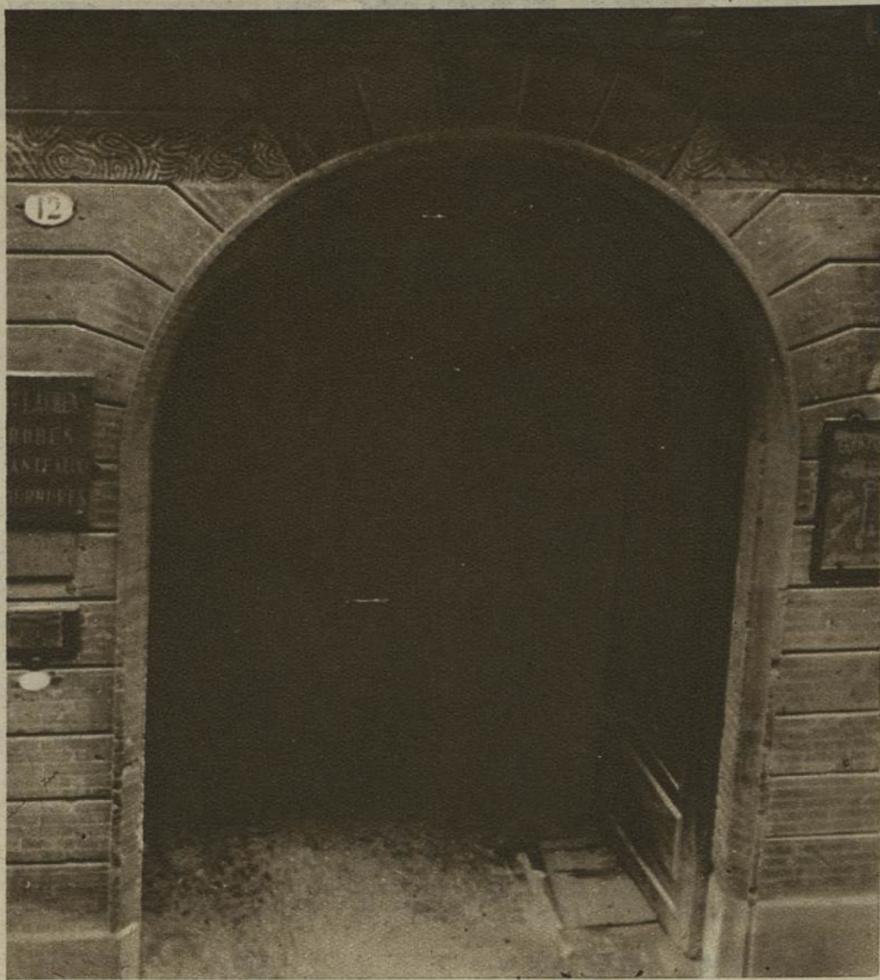
Les doses étaient trop fortes et l'aide-pharmacien, justement méfiant, pria l'étrange cliente de revenir. On ne la revit plus. Mais le Parquet avait été prévenu. On fit, dans toutes les officines de Toulouse, une rafle qui fut productive. Le docteur Dupin avait comme clients tous les intoxiqués de la ville. On l'interrogea donc. Il prétendit qu'une certaine quantité de ses ordonnances ayant été volées, on avait dû les utiliser. Mais ses explications parurent confuses et la date du vol dont il se plaignait était postérieure à celle à laquelle les ordonnances suspectes avaient été exécutées.

Le 21 avril, l'énigmatique dame en noir se présentait dans une troisième pharmacie. La dose d'héroïne qu'elle demandait était extraordinaire. Une fois encore le pharmacien eut des soupçons, fit attendre la cliente et prévint la police. Cette dernière interrogea la femme suspecte.

C'était Yvonne Artière.

Par elle, on eut les noms du nègre, de sa complice Henriette Delga et du docteur Dupin.

Ce sont encore les femmes qui dénoncèrent leur complice, un sexagénaire : Jules Pellet.



Tremblante, elle sonna sous le porche sombre comme une bouche de l'enfer.

Pellet était un vieillard dont les ardeurs refroidies avaient besoin d'anphrodisiaques puissants. Il ne trouvait des concours que parmi les intoxiquées qui venaient le trouver. Faune caché derrière ses boccoux, il pavait les malheureuses avec de la « neige ».

Avant d'être arrêté, le docteur Dupin eut un joli geste. Il eût pu garder dans ses dossiers les documents qu'il possédait, laisser étendre le scandale, et trainer des noms, jusque-là honorés, dans la boue. Il ne le voulut pas et rendit lettres et photos aux imprudentes qui se sont laissées prendre. C'est ainsi que la comtesse de T..., qui est depuis un an dans une maison de désintoxication de Paris, reçut un jour, sous pli fermé, la photographie précieuse.

Elle la mit immédiatement au feu :

— Voyez-vous, nous dit-elle, lorsque

un profond sommeil. Il lui parut qu'elle devait faire des rêves heureux, car un sourire s'était stéréotypé sur ses lèvres. Il voulut qu'elle s'éveillât aussi en gaieté et comme un phonographe était là, il fit jouer un air de jazz et sur la pointe des pieds gagna la porte.

« La musique naquit, emplit la pièce et s'acheva dans un grésillement pénible. Nulle main n'arrêta le disque arrivé à fond de course. Alors, notre jeune homme revint, s'émerveilla du sommeil profond et s'en étonna un peu aussi. S'approchant du lit, il toucha la main qui pendait, inerte. Elle était froide.

« La pauvre Andrée était morte. »

Et, pour un instant, nous devinâmes entre nous une autre présence : celle du docteur Dupin.

M. LECOQ



Le commerce de la drogue, à Toulouse était, il y a un an, très florissant.

nous sommes allés la voir, j'ai eu la chance de ne pouvoir dissimuler mon vice. Mon père ayant fait des découvertes dans ma chambre, essaya d'avoir le nom de mon pourvoyeur de drogues. Il ne put — et pour cause ! — y réussir. Il décida cependant d'employer des moyens radicaux et me fit conduire dans cette maison. Ma cure, Monsieur, est à peu près terminée, non sans des souffrances pénibles. Mais j'ai la conviction que si Dupin était encore en liberté, je sera sretombée comme autrefois en son pouvoir. N'oubliez pas que le commerce de la drogue, à Toulouse était, il y a un an, très florissant. Il y a six ans déjà, dans un hôtel de la ville, un névrosé, en pleine crise érotique provoquée par l'absorption d'une dose massive de coco, abattait sa maîtresse à coups de revolver. Le cabanon devait recevoir l'assassin. L'année suivante, un de mes amis était trouvé râlant dans une chambre d'hôtel. C'était encore la drogue. Elle conduisit, en 1927, 23 inculpés devant le tribunal correctionnel, parmi lesquels plusieurs médecins. Trois condamnations seulement furent prononcées. Et je veux terminer cette énumération par une simple histoire, douloureuse et vraie :

« Andrée Ourtrières était une jeune fille de 18 ans, qui avait élu domicile aux Allées Jean-Jaurès. Vous pourriez retrouver l'affaire dans les journaux de l'époque. Un jour, un de mes amis vint la voir et la trouva étendue sur le lit et plongée dans



Alors le jeune homme revint...

FATS DIVERS



3.000 tonnes de Foudre

Le laboratoire chimique de la Marine brésilienne à Nuhterey était un des plus modernes, un des mieux outillés du monde. Mille artisans de la Marine y travaillaient jour et nuit dans une atmosphère de feu.

Le 29 avril, un peu avant six heures, une formidable explosion ébranla tout le port de Rio. Les navires chassèrent sur leur ancre. Des vitres volèrent en éclats. Dans les rues, des passants furent renversés.

Trois mille tonnes de nitcheroxy venaient d'exploser dans le laboratoire.

Ce fut une panique sans nom. Les blessés couraient çà et là, hurlants et sanglants. Les voitures-ambulances se succédaient aux portes de l'Arsenal. Des équipes de sauveteurs retiraient sans cesse des décombres de nouveaux cadavres.

Le lendemain seulement, après une nuit tragique, que Rio de Janeiro passa dans la fièvre et dans l'angoisse, on put faire le compte des victimes.

Cent cinquante ouvriers avaient été tués. L'identification de la plupart des corps fut presque impossible. La violence de l'explosion avait été telle qu'on retrouva des débris humains à trois kilomètres de la ville.

Trois cents blessés sont en traitement dans les hôpitaux de Rio de Janeiro. Quelques-uns d'entre eux sont horriblement mutilés.

Une équipe de sauveteurs transporte un blessé.



On exhume les cadavres enfouis sous le fer et la pierre.

L'Amirauté américaine participe aux travaux de sauvetage.



UN ÉVÉNEMENT
SENSATIONNEL...

...La publication du
nouveau livre de

E.-M. Remarque

APRÈS

Suite d'

A l'Ouest

rien de nouveau

nrf

VOTRE DESTIN

par

L'Astrologie Scientifique

Des Hommes d'Etat, des Maîtres du Barreau, des Femmes du Monde connues, des Médecins, des Hommes d'Affaires sérieux ont consulté efficacement LINE PAULET, Professeur d'ASTROLOGIE.

Vous aussi, vous aurez la même satisfaction. Pères ou Mères, Fiancés ou Fiancées, vous qui êtes peu favorisés, vous aussi qui êtes peut-être sceptiques.

Connaissez vos jours de CHANCE et la date des Evénements de votre Vie : vous aurez un moyen précieux de meilleure chance.

LINE PAULET, 56, Av. de St-Ouen, PARIS (18^e). Timbre pr. rép., s. v. p. Reçoit tous les jours, sauf Dimanches.

A titre de PUBLICITÉ, en se recommandant de ce journal, Etude d'essai, d'après mois et date de naissance : 10 francs.

EDGAR WALLACE

LE MAÎTRE DU ROMAN POLICIER

publie :

**LA MARQUE
DE LA
GRENOUILLE**

ROMAN

Il est impossible d'interrompre la lecture de ce passionnant roman avant de savoir qui est "La Grenouille".

Un volume in-16 - Prix 15 francs

ÉDITIONS JEHEBER-GENÈVE

Vente exclusive France et Colonies
MESSAGERIES HACHETTE

CIEL DE CAFARD

I. - C'est la Rue de la Joie.

Il fut en pleine mer, un peu après les Baléares, que nous liâmes connaissance.

Il y avait une quinzaine d'heures que nous avions quitté Marseille, l'un et l'autre, tous deux sur le même bateau, mais plus distants l'un de l'autre que ne le seraient les passagers de deux navires cinglant sur des mers différentes.

Comment l'aurais-je découverte la veille, dans les bas-fonds du paquebot, tandis que là-haut, penché à la rambarde, je regardais mourir au loin, sous les premiers feux du couchant, les derniers battements du cœur de la foule ?

Il couve toujours, sous la déchirante mélancolie d'un départ, un peu de joie égoïste. Et, dans ce petit serrement de gorge, dans cette brûlure légère qui vous saisit à l'instant où retentit le cri d'adieu de la sirène, on ne sait quelle part secrète de plaisir, de délivrance, se mêle à nos regrets, à notre détresse.

Il semble, à cette minute même où le bateau lève l'ancre et doucement se détache, sans secousse, sans oscillation, du rivage où le retenaient les amarres, que d'autres liens, plus secrets, moins visibles, se rompent silencieusement autour de nous. Le quai, d'où tout à l'heure montait, mêlée aux plaintes d'un accordéon, la clameur de la foule, n'est bientôt plus peuplé que de fantômes. Visages, soucis d'hier, tracas, contraintes de demain, tout mollit dans le trouble crépuscule où Marseille n'offre plus au regard, là-bas, suspendue en plein ciel, que la Vierge d'or de Notre-Dame de la Garde...

Quelques minutes encore, d'ailleurs, et il n'y a plus que la mer infinie, plus que la fraîcheur du large et que la certitude de ne pouvoir plus rien pour empêcher les choses de s'accomplir.

Arrivera ce qui arrivera...

Inch'Allah ! comme on dit sur l'autre rive. Ce matin-là, pourtant, une force obscure me détacha du pont-promenade où quelques passagères, étendues sur leurs chaises-longues, tenaient sur leurs genoux un livre ouvert et regardaient, les yeux mi-clos, un vol de mouettes tourner dans le soleil.

— Capitaine, dis-je à un officier du bord, j'ai envie de me dégourdir les jambes... Qu'avez-vous d'intéressant à voir sur votre bateau ?

Le marin, les mains dans les poches de sa vareuse, se renversa contre le bastingage, sembla faire, en lui-même, un rapide inventaire, surpris, sans doute, qu'il pût y avoir à bord autre chose à montrer que les panneaux en contreplaqué du fumoir, puis hochant la tête, répondit enfin :

— Ma foi, rien... A moins que vous ne vouliez voir les légionnaires. A chaque traversée, nous en transportons une trentaine... Ce sont les nouvelles recrues qui, du fort Saint-Jean où elles ont été groupées, regagnent par Oran le Dépôt Central de Sidi-bel-Abbès. Tenez, suivez cette cursive, puis descendez l'échelle à tribord...

Des légionnaires... Ce n'était pas la première fois que j'allais avoir l'occasion d'approcher ces étranges soldats, ces enrôlés du malheur, ces exilés des quatre coins du monde, venus chercher, sous les dures disciplines du ciel africain, l'oubli de leur passé tumultueux, cette délivrance d'eux-mêmes qui les sauvera peut-être ou achèvera leur chute.

Des souvenirs montaient en moi, tandis que je m'éloignais.

C'était en 1924. Je me trouvais à Casablanca, sur cette étonnante place de France, où les autobus risquaient encore d'écraser les chameaux agenouillés le long du vieux mur du Mellah, aujourd'hui démolé. Sur cette place donc, à la terrasse d'un café, je vis, un soir, deux soldats au képi blanc, — deux légionnaires — quitter leur veste de toile et, sans plus de façons, commencer quelques tours d'équilibre sur des chaises. Le spectacle de ces deux fantassins, transformés en acrobates ambulants, eût à Paris, sur les Grands Boulevards, bloqué de stupeur la circulation. Ici, au Maroc, personne n'en parut surpris. Point même ce groupe d'officiers, qui, bien calés devant leur anisette, regardaient avec une sorte de complaisance l'étrange exhibition. Les tours exécutés, la quête commença. Képis en mains, les deux gaillards firent le tour de l'assistance. Aux gradés, comme aux civils, ils tendaient leurs coiffures. Puis, en hommes d'ordre, ils comptèrent leur monnaie, remirent leur tunique et s'éloignèrent. Peut-être eussent-ils recommencé leurs tours à quelque terrasse voisine, quand, sans qu'on sût d'où il avait surgi, un piquet de surveillance, cartouchières au ceinturon, entoura les deux lascars et les entraîna vers la Place.

Je revoyais aussi, durant cette nuit trop chaude, trop chargée de pesante langueur, la rapide et brutale silhouette d'un soldat ivre, fuyant à travers la foule du quartier réservé de Meknès et s'élançant, poitrine au vent, sur le cordon des Sénégalais qui barraient les issues. Je tournai la tête pour ne pas voir ce fou s'embrocher sur les baïonnettes qui brillaient dans l'ombre. Des cris, des appels, deux coups de feu retentirent... Quelques minutes plus tard, un homme maîtrisé, la tempe sanglante, mais soutenu par d'alertes coups de crosse, remontait vers le poste. Je m'approchai. Un sergent de garde laissa tomber :

— Bah ! encore un légionnaire...

Et, à ces deux souvenirs, s'accrochait encore une image : celle du déjà légendaire tunnel de la route de Ziz, entre Midelt et Erfoud. Un énorme couloir, taillé au vif du roc, à flanc de montagne, dans l'un des plus beaux décors du monde. En haut, sous un ciel si bleu, si pur, qu'il ressemble à une étoffe de soie tendue, les pointes mauves du Grand-Atlas ; en bas, dans le gouffre du défilé, les eaux vertes de l'oued où se mirent les premiers palmiers du Sud, prélude de la mystérieuse palmeraie du Tafilalet où, vers la fin de l'été, de durs combats vont reprendre.

Ce bloc vertigineux de basalte et de granit avait de quoi faire reculer les plus audacieux. Il semblait là, à cet endroit de la piste, comme un défi à ceux qui voulaient aller plus loin. Le défi fut relevé. Des semaines, des mois, des hommes, des soldats, armés de pics et de barres à mine, s'attaquèrent au granit et, morceau par morceau,

creusèrent le passage. L'ouvrage est maintenant terminé. Il est long de soixante mètres, large de huit, haut de trois. Deux fois par mois, les convois de camions, escortés d'autos blindées, qui, par Bou-Denib, vont rejoindre Colomb-Béchar, passent sous cette voûte splendide. Et les chauffeurs peuvent lire, à l'entrée, sur une plaque, gravés dans le roc, à la manière antique, ces nobles mots :

La montagne barrait la route.

L'ordre fut donné de passer quand même.

La légion l'exécuta.

Plus loin, sur la face sud du tunnel, une autre plaque : les noms des artisans, noms français des cadres, noms aux consonances germaniques, bulgares, russes des hommes et une signature : sous une grenade à sept flammes, un numéro de régiment : le 3^e Etranger.

La Légion... Voilà ce qu'à ce moment évoquait pour moi, avec tout ce qu'il contient de folie et d'héroïsme, ce mot magique, rayonnant sous tous les ciels du monde, et qui résonne avec des accents si pénétrants aux oreilles de tous les sans-espoirs, de tous les sans-repos, de tous ceux, pour qui, soudain, la vie n'offre plus qu'un visage amer et sans pitié.

Mais de quel éclat, de quelle vertu d'oubli, de délivrance, de rachat, s'était-il paré, ce mot fascinant pour ces hommes que je voyais maintenant, parqués à l'avant du bateau, tous égaux déjà sous la longue capote et le calot de drap kaki ?

Ils étaient une trentaine. Comment aurais-je pu lire sur leurs visages crispés, mal rasés, dans leurs regards éteints, le secret de leur départ, de leur exil, de leur retraite hors du monde ? Je ne parvenais qu'à grand-peine à discerner leur race : colosses d'Outre-Rhin, aux cheveux trop blonds sous le bonnet de police serré aux tempes ; Italiens aux yeux de jais, Flamands placides et rêveurs ; Français habileurs, insoucieux, prêts, semblait-il, à tout conquérir, un ou deux Anglais, perdus dans leur vareuse trop grande, d'autres enfin, inclassables, indifférents à tout, acargardés entre les cordages, les yeux au large, comme s'ils eussent, avec leur vie civile et leur passé, abandonné jusqu'au souvenir de leur nom et de leur patrie...

Je m'approchai. C'était l'heure de la soupe. Le festin était chiche : un vague bouillon de lentilles où nageaient quelques carrés de viande.

Les hommes s'installèrent au hasard et commencèrent à vider leurs écuelles. Le chef du détachement — un caporal à moustaches de territorial — plaisanta :

— Et pas de rabiote pour les poissons.

Un homme qui, pour mieux savourer sa pitance, était allé s'asseoir, seul, à l'écart, contre le bastingage, murmura, sa cuiller entre les dents :

— On voit qu'il n'a jamais eu faim, celui-là !

Et il continua, consciencieusement, presque rageusement, à racler sa gamelle.

La faim... Combien, sur ces trente hommes, avaient-ils signé leur condamnation à cinq ans de travaux armés, parce qu'un jour, quelque part en Europe, ce dilemme impérieux s'était posé pour eux : servir — fût-ce l'ennemi — ou crever comme des bêtes ?

Mais les autres, ceux que je voyais tremper d'une main gênée une tartine de pain dans leur sombre brouet, quelle force plus terrible que la faim les avait-elle poussés à s'engager ?

Ce jeune Allemand à lunettes d'or, à quelle tragédie domestique, à quelle discipline paternelle à son gré trop sévère avait-il voulu échapper, ignorant sans doute quelle discipline plus rude encore allait l'étreindre... Et cette « bleu-saille » de quarante ans, cet homme au visage raviné sous les tempes déjà grisonnantes, quelle longue série de défaites ou quelle soudaine blessure l'avait-elle amené sur ce bateau, devant cette gamelle de troupier, plus douce peut-être, à ses yeux, que l'étrénelant couvert d'un restaurant de nuit ?

J'en étais là de mes réflexions, quand nous liâmes connaissance, ce légionnaire et moi.

J'avais déjà remarqué sous son air goguenard, l'indicible tristesse de son visage encore jeune et ce pli amer, à la commissure des lèvres qu'il dissimulait mal sous un sourire trop persistant.

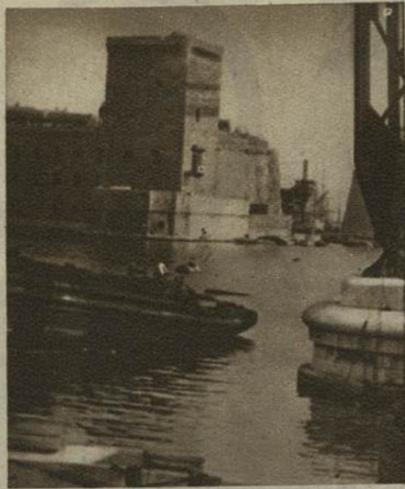
Une cigarette, quelques mots échangés à propos de l'appareil de prises de vues et cela avait suffi pour qu'un peu de détente, de cordialité confiante nous rapprochât. Nous nous accoudâmes au bastingage, face à la mer miroitante. Il parlait lentement, cherchant ses mots, avec un accent à la fois dur et chantant.

— Beau voyage, finit-il par dire, mais à quand le retour ?...

— Dans cinq ans, bien sûr...

Il me regarda. Le soleil éclaira de biais ses yeux sombres.

— Dans cinq ans, je serai un type foutu, répliqua-t-il sèchement. Puis, radouci, il ajouta :



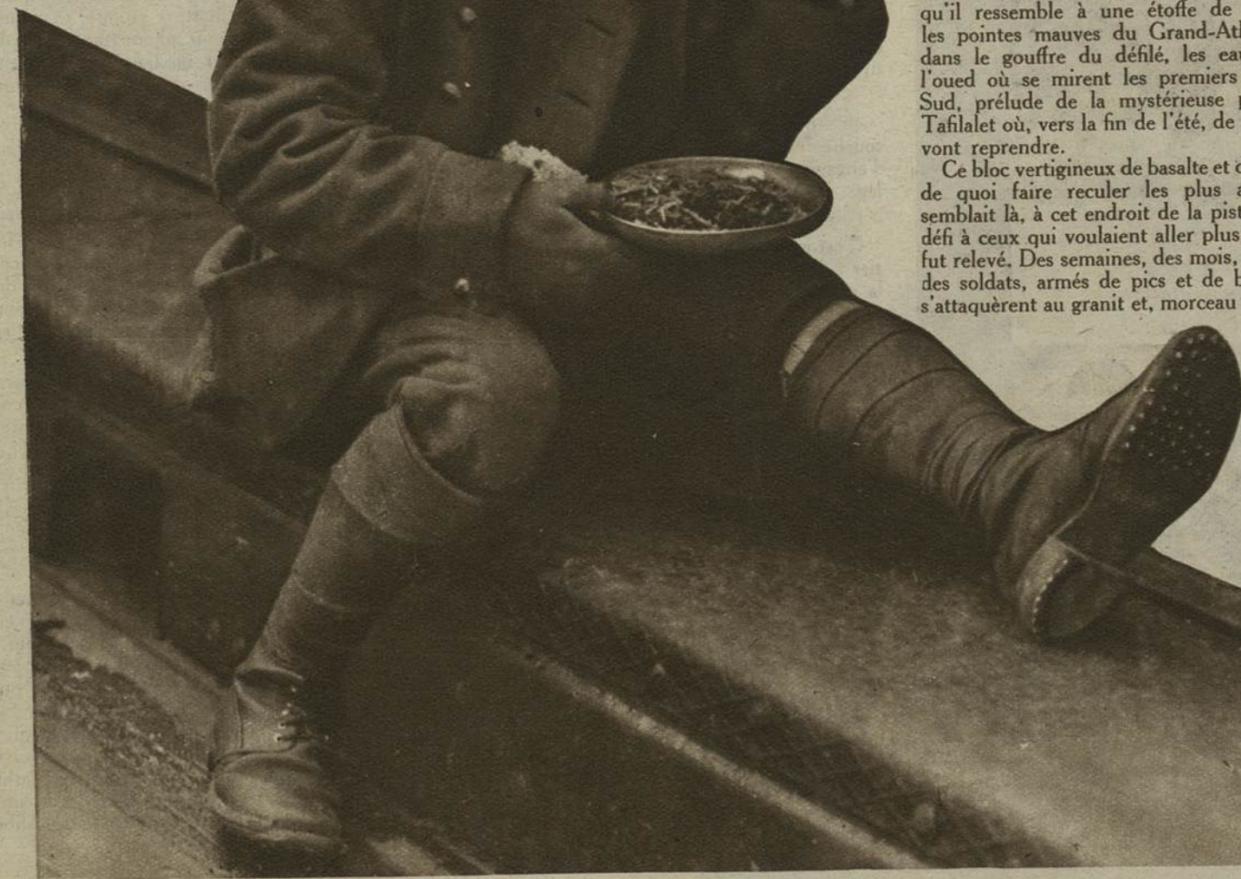
C'est au Fort Saint-Jean que les nouvelles recrues de la Légion Étrangère sont rassemblées.



Quel est le secret de l'exil de ces hommes, tous égaux sous leur ample capote de drap kaki.



C'était l'heure de la soupe : le festin était chiche.



— On voit qu'il n'a jamais eu faim celui-là !
(Photos Henri Manuel).

CIEL DE DECCA



DEPÔT
DE LA

LÉGIION ÉTRANGÈRE

— Si vous saviez...

Il y eut un silence. On n'entendait plus, autour de nous, que le froissement des vagues sur les flancs du bateau et que des bribes de chansons qu'emportait le vent du large.

Mon compagnon reprit une cigarette, puis, me montrant sur sa main une bague où étaient gravées deux initiales, il ajouta encore, comme pour répondre aux questions qui me brûlaient les lèvres :

— Tout cela pour une femme, naturellement..

Et il se décida à raconter son histoire.

Juif ukrainien, il avait connu tout jeune, les horreurs des pogromes. Sa mère, son père, ses sœurs, avaient été massacrés sous ses yeux terrifiés. Comment avait-il échappé lui, à l'atroce tragédie ?... Il ne conservait de ces jours de meurtre et de deuil, qu'un souvenir de cauchemar. Il se revoyait pourtant, en 1918, sur un bateau d'émigrants, dans la mer Noire. Il avait seize ans. Un oncle — le frère de sa mère — l'accompagnait. Tous deux échouèrent en Roumanie.

Des années passèrent. Il avait parfait son éducation interrompue, appris un métier — coupeur d'étoffes — et rencontré l'amour : une belle fille de vingt ans qui ne pensait qu'à rire. Il voulut l'épouser. L'oncle le supplia de renoncer à ce projet. Il passa outre et, délaissant le vieillard qui l'avait sauvé, partit pour la France avec la jeune femme... Paris... Ah ! tout ne fut pas rose au début. Mais il lutta contre la malchance et la misère. Pour elle surtout. Il se privait pour qu'elle ne manquât de rien. Il ne voulait pas que la souffrance éteignît ce beau rire, lumière de sa vie. Tant de courage et de dévouement eurent raison du mauvais sort. L'aube des jours meilleurs se leva. Il avait une place assise. Elle aussi travaillait. Dans leur petite chambre de la rue Lemercier, un peu de bien-être allait succéder à la gêne. Qui aurait pu laisser prévoir le drame ?

Vers la fin de l'année, un soir, rentrant chez lui, il trouva le logis vide. Il y avait sur la table, une lettre qu'il prit en tremblant, n'osant encore croire à son malheur. Les lignes dansaient devant ses yeux. Une heure, il resta prostré sur une chaise, hagard, très pâle. Quoi ! tant d'efforts pour en arriver là ! Être abandonné, méprisé, bafoué, à l'instant où il se croyait à l'abri de l'infortune... Il maudit Paris qui lui avait ravi le beau rire qui avait bercé ses rêves. Il se jeta, pour oublier, pour s'étourdir, dans une existence

désordonnée. Il ne réussit qu'à perdre sa place, qu'à manger ses derniers sous. Alors, un matin, il réagit, boucla sa porte et s'engagea. Au diable ! Paris, l'Europe, si cruels pour lui ! A vingt-huit ans, il était encore assez jeune pour refaire sa vie sous un autre ciel...

Il s'arrêta de parler, lança dans l'eau sa cigarette éteinte.

— Refaire ma vie, reprit-il, si l'on peut dire...

Puis regardant sa bague, il ajouta :

— Tenez, un cadeau d'elle... le dernier souvenir... Il y a des moments où il me brûle les doigts... Et j'ai envie de m'en débarrasser pour être net, neuf... Mais le cœur, peut-on le remplacer ?...

Ses yeux sombres s'adoucirent d'une buée légère. Puis il mordit ses lèvres, pour refouler l'émotion qui lui nouait la gorge, respira une bouffée d'air pur et reprit son étrange sourire :

— Au fond, conclut-il, je ne sais pas pourquoi, je vous raconte tout cela...

Nous nous quittâmes, la cloche du bord ayant sonné le repas des passagers. Je lui promis de revenir le soir même. Je revins, en effet, mais à la nuit tombée. La lune, haut dans le ciel, argentait une nappe immense. Phosphorescent, le sillage s'étendait jusqu'à l'horizon.

On devinait la France déjà lointaine.

Accoudés à la rambarde,

quelques groupes regardaient la mer nocturne. Un chant parfois, s'élevait. Cœur de voix germaniques, ample et majestueux comme un cantique. Puis, tout retombait dans le silence. Il n'y avait, pour bercer les cœurs, que la sourde vibration de l'hélice, sous le ciel étoilé.

J'aurais voulu, à cette heure émouvante, revoir mon légionnaire et trouver pour lui des mots d'apaisement. Je quittai le pont pour descendre vers les cales. Le vin avait dû couler dru tout le jour et jusqu'à cette heure tardive. On en sentait monter l'odeur, mêlée à d'écœurantes effluves de fumée, de goudron et d'air chaud. Tout en semblait imprégné. Etendus sous leurs capotes, les légionnaires dormaient, pêle-mêle, dans cette étuve. Ecroulé en travers de la porte, le caporal à moustaches de territorial, expliquait à un homme du bord :

— Oui, mon pauvre vieux, j' suis rond comme une boule... Mais j'ai tout de même fait une affaire : gaffe un peu c'te bague... Hein ? C'est du chouette. Et pour deux thunes, j'ai vu la rue Michel... C'est un type qu'est plus noir que moi, encore qui me l'a refilée, il y a une heure.

Je me penchai.

La bague était celle de mon légionnaire.

■ ■ ■

Je ne pensais pas revoir ces hommes, que le hasard d'une traversée m'avait fait côtoyer, quand, deux semaines plus tard, flânant un soir à Sidi-bel-Abbès, je fus interpellé :

— Et alors, on se promène ?

C'était le caporal du bateau.

— On se promène. Et vous ?

— Moi, dit-il, j'attends. Il y a deux jours que je suis ici et je m'empoisonne. J'arrive de Syrie et je voudrais repartir pour le bled. Mais je repartirai, *besif*. J'irai plutôt trouver le colonel.

— Et vos bleus où sont-ils ?

— Ah ! vous tombez bien, justement. Ils ont touché, ce soir, l'autre moitié de leur prime d'engagement. Un jour de « primards » au village nègre, ça vaut le déplacement.

Nous nous en fûmes au village nègre.

C'est à l'écart de la ville, aux confins du quartier indigène, deux rues étroites, la rue Verte, la rue de l'Ambulance et des impasses, quatre ou cinq, consacrées au commerce d'amour.

On en distingue de loin les issues : toutes sont gardées par des légionnaires en armes, jugulaire au menton.

Aux alentours, les gargotiers arborent des inscriptions allemandes.

Il y a dans ce premier tableau de factionnaires à képi rouge et bleu, de pancartes à noms germaniques, quelque chose qui trouble et qui déconcerte. On oublie vite le décor charmant, mais banal de cette petite ville d'Algérie, avec son jardin public, son église trop neuve, ses palmiers, son kiosque à musique et son lampadaire à quatre horloges, tout cela trop bien aligné dans des rues tirées au cordeau, pour s'abandonner aussitôt au dépaysement de cet étrange carrefour.

J'ai parcouru, par la suite, bien d'autres quartiers réservés. Je n'en ai point trouvé qui soient, dès le seuil, baignés d'une lumière plus nostalgique.

J'ai donc suivi, ce soir-là, les légionnaires qui, avec cette gravité et cette correction dont ils ne

se départissent qu'aux heures des pires excès, descendaient cette ruelle tortueuse, bordée d'étroites mesures, qui est comme l'antichambre du village nègre. Des mendiants alignés dans l'ombre tendaient des mains infatigables en psalmodiant une prière éternelle.

Je ne vis d'abord, dans l'embrasure illuminée des portes, que des filles impassibles et flétries, accroupies dans leurs longues robes voilées. Quelques-unes délaissant le lourd caftan, n'étaient vêtues que de courtes chemises et les leurs treublantes des bougies éclairaient parfois sur leurs cuisses, le dessin d'un tatouage. De leurs pauvres chambres, montait une triste odeur d'encens qui rejoignait dans l'air, l'acre parfum des brochettes grésillant sur les réchauds des rôtisseurs.

Je m'étonnais que ces Mauresques n'eussent pour les soldats, qui passaient devant leurs portes, aucun geste d'invite. On m'expliqua qu'elles faisaient partie du groupe des isolées et qu'à ce titre, elles n'avaient pas le droit d'accueillir des soldats dans leur chambre à cent sous par jour.

Depuis le poste de garde jusqu'à la cabine prophylactique, tout ici, en effet, est réglementé. Et seules, trois maisons ont le monopole de l'amour pour la troupe.

Ces trois maisons, sauf leurs enseignes, — le Moulin-Rouge, le Chat-Noir, le Palmier — se ressemblent comme des sœurs.

Mêmes formalités d'accès. Un petit guichet grillagé, où contre un franc cinquante, on délivre un ticket d'entrée. Même porte cloutée, derrière laquelle, à chaque arrivée de client, une vieille Mauresque aveugle agite sa sonnette. Même salle aux murs peints à la chaux, avec son estrade à musiciens, sa guitare, sa mandoline, son diffuseur pour phonographe, et, derrière le long comptoir en bois, ces étonnantes prescriptions, dessinées au pochoir et transcrites en français et en allemand :

Soldats, attention à vos poches.

Méfiez-vous de vos camarades.

Achtung, Soldaten, etc...

Je m'arrêtai plus longuement au « Palmier », où l'animation au moment où j'entrai, était vive.

Les chants, les cris, les danses, les alcools sans nom, avalés coup sur coup, allumaient dans les yeux des légionnaires, cette factice et dangereuse excitation de l'ivresse naissante que rien semble-t-il, ne pourra mesurer.

En grappes pressées, ils assiégeaient le comptoir, réclamant sans cesse à boire, comme si quelque feu intérieur eût embrasé leurs gorges. On entendait s'entremêler dans l'entrechoquement des verres, les « pros » et les « Gott verdom » des colosses aux cheveux blonds. Les Anciens accrochés aux jeunes recrues, ne les lâchaient plus.

— Alors, primard, tu payes un litre ?

Le « primard » payait un litre. Sans souci du lendemain, de nourriture, ni de gîte, que n'eût-il offert avec ses deux cent cinquante francs en poche, avec ce « flouss » providentiel, si léger dans ses doigts de jeune légionnaire... Et puis, tant d'images dansaient maintenant devant ses yeux brûlants : Marseille, porte de l'exil, la mer, si douce malgré l'inconfort de la traversée, les premières liaisons, au hasard des sympathies et des affinités, les premiers soleils d'Afrique, et cette grande caserne de Sidi-bel-Abbès, si rigide, si grise sous le ciel azuré.



Les bleus sont arrivés à Sidi-Bel-Abbès. On leur distribue les effets de paquetage.



...Tandis que des anciens se livrent aux rituelles corvées de quartier.

A F A R D

— Encore un litre ?
 Bien sûr, pourquoi pas ? Elles sont si bonnes, ces premières heures de trêve, d'illusion, de gaieté désordonnée, d'avenir rose. Ah ! comme à cet instant, le passé, le lointain passé est bien mort...

— Vive la légion !
 Des soldats avaient hissé sur leurs épaules une fille en chaussettes et s'étaient mis à chanter le fameux « Tin t'auras du bou-din », la marche qui a rythmé dans tous les coins du monde le pas des légionnaires.

Toute la salle reprit en chœur, battant des mains, frappant du pied. Toute correction avait disparu. Des gosiers brûlés, des cris rauques jaillissaient. Les femmes excitaient de leurs rires la folie de tous. Il semblait que la fête ne puisse jamais prendre fin.

Vers neuf heures, pourtant, la salle peu à peu se vida. Un obscur respect de la discipline avait calmé juste à point tous ces hommes livrés tout à l'heure à la plus dangereuse frénésie, et les avait reconduits, par les rues obscures, vers la porte du Quartier.

Seuls, demeuraient, vau-trés devant les tables, quelques permissionnaires et quelques sergents. Une subite torpeur semblait les river à leurs chaises, devant leurs verres vides et leurs destins divers.

Le phono, apaisé lui aussi, raclait un vieux refrain de faubourg :

*C'est la rue de la Joie
 La rue où l'on aime
 La rue où l'on pleure...*

Ces strophes émouvantes tombaient une à une, sans que personne ne songeât à les reprendre :

*La rue où l'on aime
 La rue où l'on pleure
 La rue du malheur...*

Nous étions assis, le caporal et moi, en compagnie d'une des pensionnaires de la maison : Rosita l'Espagnole, une brune un peu grasse, avec des lèvres saignantes, et de très grands yeux noirs, tristes et résignés.

On m'avait peu avant raconté son histoire, la pauvre histoire commune à tant de filles échouées dans les bouges africains.

Elle s'était, à huit ans, sauvée de chez ses parents, des Espagnols du Sud-Oranais. On l'avait retrouvée, errant de douar en douar, et ramenée chez elle. Elle fit une nouvelle fugue, retourna dans les douars et se vit, quand elle revint, refuser l'accès du domicile maternel. Elle coucha, cette nuit-là, dans la rue et échappa à deux Arabes ivres qui voulaient l'entraîner. Elle avait dix ans. Engagée comme domestique chez une Mauresque, elle fut encore obligée de fuir pour ne point se soumettre aux exigences du fils. Menacée de maison de correction, elle trouva du travail, fréquenta un camarade, lui fit don de son corps d'enfant, et fut abandonnée. Ce fut alors la « vie » qui commença. Elle avait quatorze ans. Belle, choyée, adulée, elle joua la « danseuse orientale » dans les boîtes de Casa, de Barcelone, de Paris, revint au Maroc, et pour la première fois tomba entre les mains de la police des mœurs. Traquée de ville en ville, elle ne put finalement éviter, l'enrôlement, la mise en carte. Encore belle, mais lourde et lasse, elle a échoué maintenant dans cette boîte à légionnaires.

— Vous la voyez dans un mauvais jour, m'expliqua le caporal, elle vient d'avoir un coup dur...

— Oui... on vient de lui apprendre qu'un béguin à elle, sergent au premier Etranger, s'est pendu, il y a deux jours. On l'a trouvé, au mess

des sous-officiers, les pieds au-dessus de la table...

Je regardai Rosita. L'émotion, une sourde révolte contre la cruauté des temps, plaquaient des taches roses sur ses pommettes et ses yeux noyés cherchaient à travers l'épaisse fumée qui garnissait la salle la dernière image du disparu.

Elle se tamponna le nez et finit par dire :

— Je n'y comprends rien... Il m'avait écrit cette semaine qu'il avait trouvé de l'argent et qu'il comptait bientôt me sortir d'ici. Et puis, je ne l'avais pas revu depuis cette lettre. Que s'est-il passé ?...

Le caporal lampa son verre.

— Vous savez, à la Légion, faut pas chercher à comprendre... un coup de cafard arrive plus vite qu'un héritage...

Mais la fille protestait, ne pouvant admettre que des jeunes hommes mourussent ainsi, sans qu'on puisse deviner sous leur air distant la plaie secrète qui les ronge, sans qu'on puisse prévoir un geste fatal...

— Si au moins, gémit-elle, j'avais connu le jour de l'enterrement...

— D'ailleurs, ajouta-t-elle, j'irai demain au cimetière... je demanderai une permission à l'inspecteur Paulo...

— Le cimetière est loin d'ici ?

— Non, à côté, au bout de la rue...

Je sortis peu après.

J'aperçus en effet derrière les dernières maisons du Village Nègre les noirs cyprès frottés de lune du champ des morts.

Pouvais-je, sous ce ciel de cafard où pendant deux mois j'allais promener ma flânerie, trouver symbole plus émouvant que le rapprochement de ce quartier de filles de joie et de cet enclos où dorment, sous leurs croix alignées, tant de soldats du malheur ?...

Marcel MONTARRON.

Jeudi prochain :

II. — Moulay Abdallah,
 Sidi Nojdar et autres lieux

Ci-dessous :

Soir de prime, soir de fête : un des soldats va hisser sur ses épaules une des pensionnaires de la maison.



Déjà, tous ces hommes, aux destins divers ne sont plus que des soldats soumis à la même discipline.



Mais le soir, dans les maisons du village nègre, les Légionnaires viendront chercher un peu d'oubli.

(Photos Henri Manuel)

GRANDS PROCÈS

Le crime de la rue de Ponthieu



Mme Delaure.



Les jurés de la Seine ont condamné à mort Driss ben Mohamed, le marocain qui avait assassiné une débitante de la rue de Ponthieu, Mme Delaure. Autant qu'on puisse tenir pour certain le résultat d'une délibération qui se fait à huis-clos, (on ne pouvait considérer comme authentiques que les chiffres fournis jadis par le célèbre Constant, qui fut pendant vingt ans l'appareilleur de la Cour d'Assises) il faut admettre que Mahomed Driss fut condamné par 7 voix contre 5 ; non que la culpabilité du marocain fut douteuse : de son propre aveu, il avait facilité le crime, mais il n'était pas l'assassin.



Driss ben Mohamed

Mme Delaure avait été trouvée, le mercredi 19 novembre 1930, à 7 h. 45 du matin, gisant sur le carreau de la cuisine, attendant au débit ; le crâne broyé par un siphon d'eau de seltz ; dans le tiroir-caisse, 6.300 francs avaient été volés.

On soupçonna d'abord un compatriote de Driss, un habitué du café Delaure, Laoussine, Laoussine fut arrêté et pendant une vingtaine de jours, détenu ; mais il invoqua un alibi, il précisa qu'il lui avait été matériellement impossible de se trouver, le 19 novembre, vers 7 h. 30, rue de Ponthieu, car il était en train à ce moment-là, de laver la voiture d'un client ; par la suite et au cours de l'enquête, des renseignements un peu différents furent recueillis sur l'emploi du temps de Laoussine ; il avait fait, avec un ami, une course dans le quartier de Vaugirard, à l'heure où Mme Delaure était assassinée ; cette variation devait permettre au défenseur de Mohamed Driss de tenter un effort désespéré pour attirer sur Laoussine la sévérité du jury et faire en quelque sorte, à l'audience, la révision de l'ordonnance de non-lieu dont celui-ci avait bénéficié. Peine perdue : la culpabilité de Mohamed Driss, en dépit de ses beuglements, apparut bien vite, indiscutable.

Le grand diable de Driss avec sa tignasse noire et frisée, ses lourdes pattes velues agrippées au rebord du box, ses yeux furibonds et menaçants, ses cris rauques, confirma l'opinion du médecin-alieniste, le docteur Rogues de Fursac qui l'avait qualifié de « simulateur grossier ».

Driss Mohamed gesticulait dans le box, se démenant comme un ours et il poussait des tels beuglements que le président Bacquart lui tint ce petit discours, dont l'effet se révéla instantanément efficace :

« Ecoutez, Driss, vous ne m'empêchez pas de poursuivre mon interrogatoire ; mais si « vous continuez à faire tant de bruit, j'ordonnerai votre expulsion... »

Le marocain, qui certes n'était pas un imbécile, savait parfaitement ce qu'il faisait ; la tentative de diversion était évidente : faire tout retomber sur Laoussine ; lui, pauvre Mohamed, il s'était contenté de faire le guet, à la porte du débit et de toucher, pour prix de son assistance, deux mille francs.

Très bien combiné, ce récit ; mais il était détruit par des témoignages concordants ; rarement, un crime put-il être chronométré avec autant de certitude ; les clients du café Delaure furent entendus ; le dernier qui vit la débitante à son comptoir et qui la laissa seule avec Driss Mohamed — il le reconnut formellement — partit à 7 h. 40 et à 7 h. 45, un autre client survint qui découvrit dans l'arrière-boutique le corps ensanglanté. Dans cet intervalle de quelques minutes le crime avait donc été commis. Personne n'avait vu deux marocains ; on n'en avait vu qu'un seul et c'était Driss Mohamed.

Pas de doute, par conséquent. Tout ce qu'il fit ensuite, dans la matinée du 19 novembre et que les enquêteurs reconstituèrent point par point, ajoutait encore à la certitude de la culpabilité. Il dépensa plusieurs centaines de francs, en achetant une valise, des vêtements, du linge ; en cours de route, comme s'il avait redouté d'être suivi, il avait changé de taxi. Chez un fripier de la rue Vieille-du-Temple, dans la boutique même, il avait demandé la permission de changer de linge. Et comme le fit remarquer le président Bacquart, cette hâte était singulièrement suspecte.

« C'est pas moi l'assassin. Ze té lé zoure, mon président, sur le drapeau français ! (sic) « Laoussine, c'est le principal de l'affaire. Moi, même pas pour un million, pas assassiner... »

On attendait beaucoup, naturellement, de la confrontation avec Laoussine, lequel, entre parenthèses, eut une belle veine de s'en tirer sain et sauf... Car Laoussine est depuis cinq ans un habitué du débit Delaure et le crime n'avait pu être commis que par un individu, fort au courant des habitudes des financiers ; c'est pourquoi d'ailleurs il avait été, le premier, inculpé ; heurusement pour lui, les inspecteurs Moreux et Holtzer établirent avec certitude son innocence, malgré lui, car Laoussine n'avait pas dit toute la vérité.

C'est ainsi, qu'il avait nié toute relation avec Driss, ce qui était faux ; il le connaissait et c'est lui probablement qui avait dû, par un bavardage dont il ne pouvait soupçonner toutes les conséquences, lui raconter que M. Delaure quittait chaque matin vers 7 heures son établissement pour se rendre aux Halles ; Driss, repris de justice endurci, qui venait à peine de sortir de prison et qui voulait recommencer un mauvais coup, mais fructueux, utilisa les renseignements de Laoussine et décida de faire son affaire à cette malheureuse Madame Delaure.

La préméditation éclatait : Driss était venu dans le débit vers 7 heures ; il avait pris un café puis il s'était mis à lire un journal... en attendant d'être seul ; à 7 h. 40, le dernier consommateur venait de partir, Mme Delaure était allée dans sa cuisine, le marocain la suivit et d'un coup de siphon, il l'assomma.

Et avec quelle violence !

« ... Jamais, dit le docteur Paul, je n'ai vu au cours de ma carrière, un crime commis avec une telle férocité ».

La confrontation de Laoussine et de Driss ne fut pas aussi tumultueuse qu'on le pouvait espérer ; peut-être, parce que l'accusé avait trop usé de ses forces par avance et de sa voix ; il fit encore entendre de beaux cris, mais avec moins de résonance ; il se montra ironique à l'égard de Laoussine, il se penchait vers lui, mais à quatre mètres de distance...

Laoussine paraissait sûr de lui ; tout de même ; pour plus de sécurité, son avocat assistait aux débats ; on ne sait jamais... il était assis au banc de la défense, à côté de M. Dutheillet de Lamotte, conseil de l'accusé et, comme le dit ce dernier, « prêt à toute éventualité... »

Driss Mohamed voulait démontrer qu'il n'avait pas besoin de commettre un crime, le 19 novembre, car il avait beaucoup d'argent ; il avait gagné aux courses ; c'est, en effet, un turfiste fervent, on l'arrêta sur l'hippodrome de Vincennes.

Que Laoussine n'ait pas toujours exprimé la stricte vérité, d'accord : l'inspecteur Holtzer, grand connaisseur de l'âme arabe, fit à ce sujet un petit cours de psychologie qui parut à tous fort exact. Seulement, Laoussine avait pour lui, outre son innocence matériellement établie, d'être l'objet d'excellents renseignements : il est chauffeur il gagne bien sa vie, tandis que Driss Mohamed est un chenapan de la pire catégorie. Et c'est pourquoi Laoussine, mis hors de cause par le juge d'instruction, n'entendit contre lui qu'une réquisitoire sans portée.

À la fin de la seconde audience, Driss s'était calmé ; la bête, traquée dans le box, après avoir fourni un effort de lutte sauvage, s'était blottie entre les deux gardes... Sa tignasse dépassait la ligne de la courte encoche ; moins sensible à l'éloquence alternée, qui passa de la rigueur implacable à la défense, désespérée.

La plaidoirie sobre, mais si émouvante de M. Jean Jaudon pour M. Delaure, partie civile, fut très remarquée ; évoquant la jeune femme, assassinée alors qu'elle allait être mère, M. Jaudon utilisa l'image saisissante de l'Écriture : « La Mort est entrée chez elle comme un voleur ».

Le réquisitoire de M. l'avocat-général Lyon-Caen conclut à la peine capitale ; M. Dutheillet de Lamotte tenta avec talent de créer l'impossible doute.

Driss Mohamed accueillit le verdict de mort avec la résignation d'un fils d'Allah.

Jean MORIÈRES.



Après le crime, la foule stationnant devant le café de la rue de Ponthieu.

VOUS POUVEZ GAGNER

En participant à notre Concours amusant et facile

1^{er} Prix: 6.000 francs en espèces

2^o Prix 2.500 —

3^o Prix 1.500 —

ou l'un des CENT autres prix d'une réelle valeur

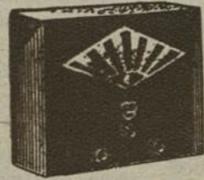
en achetant...

POUR
20 fr.
par mois pendant 10 mois
et 2 versements de 25 fr.
Au comptant 198 fr.
**ÉLÉANT
PHONO**
avec 10 morceaux
musique et chant au choix
sur grands disques et



Une valise porte disques en prime
Nos appareils, de fabrication très soignée, peuvent jouer tous les disques à aiguilles et à saphir.

POUR
57 fr.
par mois pendant 12 mois
et 2 versements de 50 fr.
Au comptant 650 fr.
POSTE
3 lampes



Poste valise: 1.500 fr. ou à crédit en 14 versements
Tous nos appareils sont fournis complets avec accessoires grandes marques.
Ils reçoivent les postes européens. — Leur audition est puissante et remarquable.
ou 12 disques au choix ou des Accessoires de T.S.F. au comptant ou à crédit
Tous nos appareils sont garantis un an contre tous vices de construction.
Maison de Confiance, 30 années d'existence.
Ecrivez sans retard, en joignant cette annonce découpée et un timbre à 0.50 pour recevoir
nos catalogues et tous renseignements concernant le concours.
Etablissements T. SOLEA, (Service phono ou service T. S. F.) 33, r. des Marais, Paris.
Ouvert de 9 h. à midi et de 14 h. à 19 h., le samedi également, le dim. de 10 h. à midi

POUR
34 fr.
par mois pendant 10 mois
et 2 versements de 50 fr.
Au comptant 360 fr.
**SUPERBE
PHONO**
Avec 10 morceaux
musique et chant au choix
sur grands disques et

POUR
95 fr.
par mois pendant 12 mois
et 2 versements de 90 fr.
Au comptant 1.095 fr.
POSTE
SECTEUR

Achetez
chaque
JEUDI:

LE CRI SPORTIF



Journal gai
satirique
vivant.

TROUSSEAU DE MONSIEUR

100 FR.
— RIEN
D'AVANCE

CHEMISES Jour et Nuit - GILETS
DE FLANELLE - CALEÇONS
CULOTTES - CHAUSSETTES
MOUCHOIRS, etc

PAR MOIS premier versement dans le
mois suivant la livraison

Demander le détail du TROUSSEAU

TROUSSEAU, 98, rue Réaumur PARIS

CHIENS TOUTES RACES

Bergers et Policiers dressés ou non, garde, terriers,
chasse, luxe, miniatures, etc., etc., toutes races, tous
âges. Prix modérés, garanties sérieuses, expédition
monde entier. Chenil Moderne, rue Ste-Marguerite, 335,
Liège (Belgique).

Vos soins, Madame, auront une
jeunesse éternelle, si vous employez la
CREAM GIVRYL, nouveau traitement
scientifique d'un pharmacien biologiste
diplômé. Rien à absorber. Le pot :
30 fr. Traitement complet : 70 fr.
Expédition franco contre mandat.
LABORATOIRES GIVRYL, 16, rue
Tolosane, TOULOUSE.



VI (1)

Le crime et le public

Pour clore cette série sur les dépendances du crime, nous allons aujourd'hui examiner les diverses réactions que provoquent, dans l'opinion publique, les affaires criminelles.

Ces réactions se traduisent par deux sentiments, dont l'intensité est en raison directe de l'atrocité du crime, de sa répétition, du nombre de ses victimes, de son mystère, des circonstances pathétiques ou singulières qui l'entourent ; et aussi de la valeur sociale du criminel et de son entourage. Ces deux sentiments sont l'indignation et l'intérêt.

Ils coexistent le plus souvent. Pas toujours. Une partie du public — peu nombreuse — n'éprouve que de l'indignation et ne ressent aucune curiosité à l'égard de la psychologie du coupable et des circonstances de son acte.

Par contre, il peut y avoir intérêt sans indignation. C'est le cas pour certains magistrats, certains criminalistes, certains policiers qui, par disposition naturelle ou par endurcissement professionnel, ne voient plus que le problème criminel à étudier, — ce qu'ils font avec le sang-froid d'un mathématicien donnant ses soins à une équation.

■ ■ ■

Ne reprenons pas la formule fantaisiste de Jules Janin sur le « beau crime ». Il est bien évident qu'un crime ne saurait jamais, en bonne morale, être beau, puisque, par son essence même, il doit faire horreur. Mais, encore une fois, c'est cette horreur même qui engendre son succès, si j'ose dire.

Les moralistes déplorent ce succès. Ils voudraient que les parfums de la vertu retiennent l'attention du monde, plus que l'acre odeur du crime. Ils pourraient aussi demander que le crime soit radicalement supprimé sur toute la surface du globe. Ce serait infiniment souhaitable. Cela n'est pas, et ne sera jamais, on a le droit de le croire. Le crime, autant que la vertu, fait partie des lois terrestres. L'humanité est née sous leur double signe. Le méconnaître, le celer, n'y changerait rien. Ce serait la politique de l'autruche.

Depuis les origines, le crime, dans toutes les religions, dans toutes les histoires, est ouvertement divulgué, ouvertement châtié. On n'a jamais cru devoir le taire par hypocrisie pudeur. Loin de là, on le révèle avec les répressions qui atteignent le coupable, et cela pour frapper de terreur les pervers.

La Genèse biblique s'ouvre sur deux crimes, l'adultère, — le meurtre, et quel meurtre : un fratricide ! — avec indication précise du châtiment des coupables.

Les « causes célèbres » abondent dans la Bible, dans toutes les mythologies, dans toute l'histoire ancienne. Faut-il rappeler les affaires, si l'on

Sévigé, cette fois encore, ne manqua pas le spectacle qu'elle décrivit en détail.

Au siècle suivant, Dominique Cartouche connut la plus extraordinaire popularité. On le plaçait, en quelque sorte, sur un piédestal d'infamie. On l'appelait et il s'appelait lui-même le chef des voleurs de Paris, et mille légendes l'entouraient. Quand il fut exécuté, le 28 novembre 1721, un peuple avide de voir rempli la place de Grève. Comme l'exécution fut différée, tout ce monde resta là, près de quarante-huit heures ; on allumait des feux de bivouac, on s'entassait sur des échafaudages, on mangeait, on buvait, on riait, on chantait...

Pour l'exécution de Mme Lescombat, criminelle célèbre du milieu du même siècle, il y avait des spectateurs sur les toits de toutes les maisons, sur la place on s'écrasait et on distribuait un imprimé intitulé : *Oraison funèbre de très haute et très puissante dame Marie-Catherine Taperet, douairière de Louis-Alexandre Lescombat.*

Les grandes affaires criminelles engendrèrent aussi des complaintes, sérieuses, burlesques, naïves, satiriques, elles avaient un grand effet sur le peuple qui continuait à les chanter longtemps après l'événement qui les avait inspirées. Elles étaient interminables (notamment celle de Mandrin) et racontaient en détail tout ce qui s'était passé. Pour vous donner une idée de leur style, voici le commencement de la complainte de l'infortuné Fualdès :

Ecoutez, peuple de France,
Du royaume de Chili,
Peuple de Russie,
Du cap de Bonne-Espérance,
Le mémorable accident
D'un crime très conséquent.

Et sa fin :

Malgré la sainte assistance
De leurs dignes confesseurs,
Ces scélérats imposteurs
Restent dans l'impénitence
Et montent sur l'échafaud
Sans avouer leurs défauts.

Dernières paroles de Jauston à sa femme :

« Epouse sensible et chère,
Qui par mon ordre inhumain,
M'as si bien prêté la main
Pour forcer le secrétaire,
Elève nos chers enfants
Dans les nobles sentiments. »

La mode des complaintes vint jusqu'à nous, et non pas seulement sur les crimes. Il en fut fait une, détestable, sur l'incendie du Bazar de la Charité. Elle contient des vers (si l'on peut dire) de ce genre :

Du plus vieux de nos généraux,
Une sœur de nos hôpitaux,

Soutient la marche.
Le grognard, vers l'éternité,
Lui dit : « Suis-moi, sœur de bonté,
En avant... Arche ! »

Les pires tragédies ont des réactions ridicules.

■ ■ ■

L'émotion soulevée par les grands crimes est d'autant plus forte que l'époque est plus calme, qu'aucun autre événement à sensation ne sollicite l'attention publique. Il n'y eut, par exemple, pas de crimes marquants pendant la période révolutionnaire. Par contre, cette émotion peut être un dérivatif à certaines préoccupations populaires. Les adversaires du régime, à la fin du second Empire, allèrent jusqu'à prétendre que l'affaire Tropmann avait été, sinon fabriquée, tout au moins, mise en valeur par une certaine police pour détourner l'attention des choses de la politique.

L'affaire Tropmann eut un retentissement énorme, mais Tropmann lui-même ne souleva pas une curiosité aussi grande que la curiosité dont avait été entouré Lacenaire, trente-cinq ans avant. Lacenaire, assassin féroce, scélérat achevé, mais intelligent, instruit, bien élevé, parfaitement lucide, apparut comme un problème humain et conquit une célébrité universelle. Dans sa prison il donnait audience à des médecins, à des écrivains, à des hommes de loi et pour eux discourait, les étonnant par l'étendue de ses connaissances et la hardiesse de ses théories, qui étaient ce qu'on appela plus tard « la lutte pour la vie ». Le cercle de ses admirateurs (il n'y a pas d'autre mot) s'agrandissait chaque jour. Les journaux ne s'occupaient que de lui. On lui attribuait des vers. On publiait les rectifications hautaines qu'il envoyait de la Conciergerie ; on faisait circuler une invocation à la guillotine écrite par lui : « Salut ! ô guillotine, expiation sublime... », ses autographes, ses portraits, faisaient prime. Les femmes, et du plus grand monde, étaient particulièrement passionnées. Une espèce de contagion morbide de curiosité environnait Lacenaire d'une auréole de héros byronnien.

Un jour, M. Gisquet, le préfet de police d'alors (oui !) vint voir Lacenaire à la Conciergerie et lui remit, de la part d'une grande dame, ce billet : « Mme de D... prie le sieur Lacenaire de lui écrire quelques lignes sur un sujet d'imagination, elle fait collection d'autographes et serait bien aise d'y placer celui du sieur Lacenaire. » Ayant lu, Lacenaire se froissa : le « sieur Lacenaire », quelle insolence ! Il écrivit en réponse : « Monsieur Lacenaire a bien reçu le billet de Mme de D... ; il lui reste bien peu de temps pour se livrer à des sujets d'imagination ; mais comme lui aussi fait une collection d'autographes, il y placera le billet de Mme de D... » Il donna ce billet tout ouvert au préfet qui ne fut pas satisfait. C'était bien peu gracieux pour Mme de D... est-ce que Lacenaire ne



Au procès de Gilles de Rais, à Nantes, une foule venue de vingt lieues, à la ronde, se pressait dans la salle de justice, palpait d'horreur.



L'affaire des Poisons bouleversa la Cour et la Ville, suscita la curiosité de tous.

peut dire, Naboth (crime d'intérêt) ; Absalon (fratricide châtié) ; Vénus et Mars (adultère) ; Procuste (brigandage) ; Clytemnestre et Egisthe (crime passionnel et de vengeance) ; Hérostrate (mégalo manie incendiaire) ; tant d'autres, chez les Hébreux, dans l'ancienne Grèce... Pour l'ancienne Rome, n'insistons pas, les « causes célèbres » foisonnent. Citons seulement Locuste (empoisonneuse) et remarquons que les historiens romains ne se sont pas crus obligés de garder un silence circonspect.

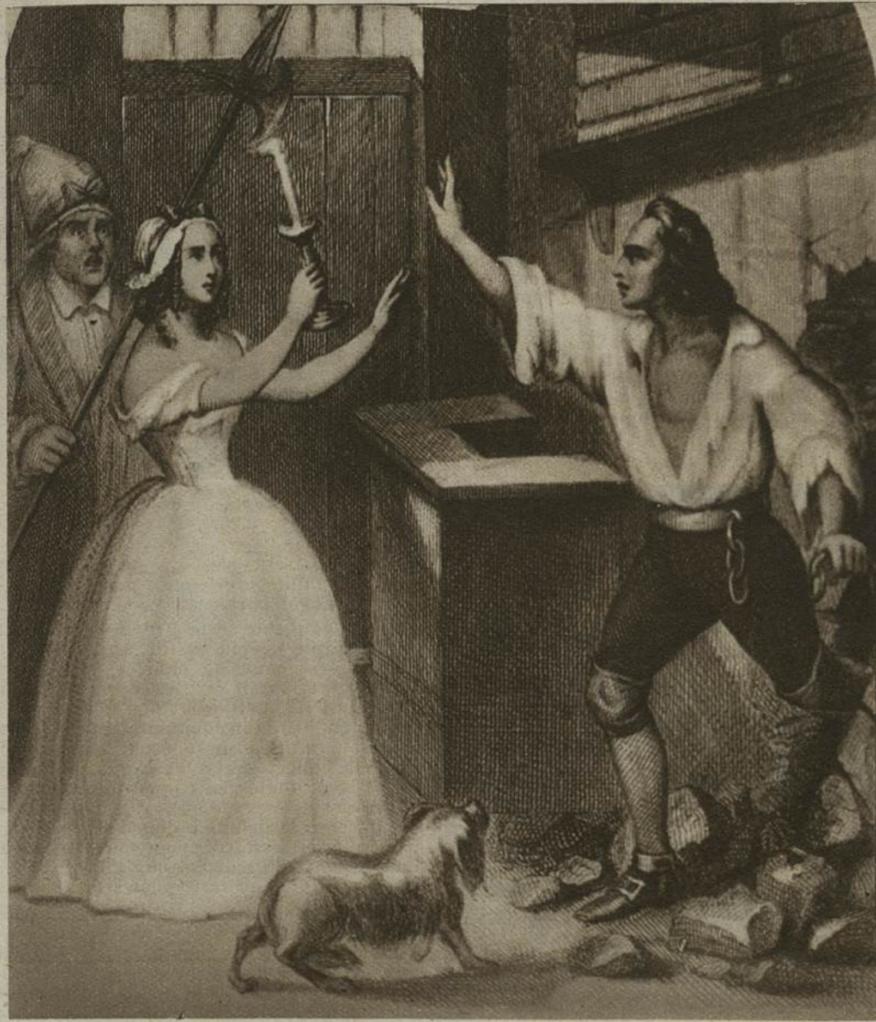
Tous les récits des contemporains prouvent l'émotion soulevée dans le public du temps par ces « causes célèbres ». Pareille sensation est causée par les grands procès du moyen âge et des siècles qui suivirent. Le procès des Templiers passionna le peuple. Au procès de Gilles de Rais, à Nantes, dans la salle de justice, une foule venue de vingt lieues à la ronde se presse, qui, aux aveux de l'accusé, palpait d'horreur, puis, quand il demande pardon, éclate en larmes, prie pour lui.

L'affaire La Mole et Coconnas, puis l'affaire Salcède, au XVI^e siècle, ont un grand retentissement. Au jour du supplice, un immense concours de populaire envahit la place de Grève.

Au siècle suivant, l'assassinat de la marquise de Ganges, dont j'ai rappelé ici même les horribles circonstances, suscita la curiosité et l'indignation de toute l'Europe. Il en fut de même pour l'affaire de la Brinvilliers. On faisait la chasse aux nouvelles, on se battait pour entrevoir l'empoisonneuse. Quand, pour aller au supplice, elle sortit de la chapelle de la Conciergerie, — nu-pieds, en chemise de grosse toile, un clerge dans une main, un crucifix dans l'autre, — elle eut un mouvement de recul, plus de cinquante personnes « de qualité », hommes et femmes, se jetaient en avant, se bousculaient pour la voir de près. Elle les connaissait presque toutes. Elle se reprit vite, les regarda en face et dit à haute voix à son confesseur : « Voilà une étrange curiosité ». Les rues par où devait passer le tombeau étaient noires de monde. Des curieux s'entassaient aux fenêtres. Mme de Sévigné, qui était postée à une fenêtre du pont Notre-Dame, écrit : « Jamais il ne s'est vu tant de monde, ni Paris si ému, ni si attentif. » Le crucifix tombait quand la condamnée fut sur l'échafaud. La foule tout entière entonna le *Salve*... La criminelle repentie était, après avoir inspiré de l'horreur, tenue presque pour une sainte. Une auréole, prétendait-on, avait, au moment de la mort, entouré sa tête.

L'affaire des Poisons, quelques années après, bouleversa la Cour et la ville, fut l'objet de toutes les conversations. Une foule immense assista à l'exécution de la Voisin, qui fut brûlée couverte de paille qu'elle essayait de rejeter en jurant. Mme de

AUTOUR DU CRIME



Dans sa prison, il donnait audience, on lui attribuait des vers. Les journaux ne s'occupaient que de lui.

voudrait pas ?... « N'insistez pas, Monsieur le préfet, dit Lacenaire d'un ton vil, je ne suis pas à la merci des gens du monde. Je ne suis plus le Lacenaire du crime et des égouts ! Je ne suis plus le sieur Lacenaire. Je suis redevenu Monsieur Lacenaire. » Mme de D..., avertie, fut désolée de son manque de tact à l'égard du grand homme.

Ceci se passait il y a cent ans... Combien de grands criminels n'ont pas depuis soulevé la curiosité des hommes, des femmes aussi ! Quand fut jugé Pranzini, qu'un prestige spécial entourait, quantité de femmes jolies et élégantes submergèrent la salle des Assises. Elles braquaient sur l'accusé des jumelles de théâtre, s'éventaient... Et on entendit même l'explosion de demi-bouteilles de champagne, quelques-unes de ces spectatrices s'étant munies de collations. Aux procès Landru et Mestorino, l'affluence ne fut pas moindre. Il y eut, on s'en souvient, des incidents scandaleux, si scandaleux qu'après la seconde affaire des mesures furent prises.

L'intérêt soulevé par les criminels se manifeste aussi dans l'ordre, objets de collection. Les musées spéciaux, particuliers ou publics, recherchent l'arme du crime, ou quelque « souvenir » de l'assassin, autographe, comme nous disions tout à l'heure, ou meuble, objet ménager ayant servi plus ou moins au forfait : la cuisinière de Landru fut très demandée, beaucoup moins le fauteuil de Bougrat. Un ancien chef de la Sûreté, G. Massé, avait recueilli ainsi une collection où voisinaient des instruments de crime, couteaux, marteaux, haches et des instruments de répression : cabriolets, menottes, poucettes... C'est un peu macabre, mais il y a plus macabre : un autre ancien chef de la Sûreté, M. Goron, raconte dans ses mémoires qu'un livre fut relié avec la peau de Campi... et que trois portefeuilles furent fabriqués avec de la peau de Pranzini... Cela fut su, fit scandale et les portefeuilles furent brûlés.

Pour clore ce sujet : souvenirs, mentionnons qu'après l'affaire des bandits en automobile qui eut tant de retentissement, il y a vingt ans, il se fit un commerce d'objets de toutes sortes, rappelant le fameux « siège » de Nogent. Une balle de Browning extraite d'un tronc d'arbre ou d'une muraille se vendait de 4 à 6 francs ; une balle de Lebel, de 2 à 3 francs ; un bout de toile des matelas des bandits, 1 franc, avec tache de sang (!) 4 ou 5 francs. On vendait aussi des morceaux de meubles, des morceaux de palissade, des culots de cartouches... que des vendeurs malins mais malhonnêtes allaient simplement récolter au champ de tir voisin où des soldats s'exerçaient.

■ ■ ■

Un mot, pour terminer, sur la mentalité spéciale que déclenche un crime dans l'entourage du criminel. Je ne parle pas de ses parents qui sont à plaindre, mais de toutes les personnes qui, pour une raison ou une autre, étaient en relations avec lui. La plupart s'en émeuvent, ce qui est naturel, mais souvent cette émotion se traduit par des sentiments exagérés et qui sont de deux sortes. Ou bien lesdites relations, surtout quand le crime se passe dans un milieu mondain, voudraient n'avoir jamais connu le coupable, et nient, dans la mesure du possible, avoir été avec lui en rapports cordiaux et fréquents ; ou bien, au contraire, elles en tirent gloire en quelque sorte et abondent en renseignements plus ou moins vrais. Timorés et vantards ont également tort. Il n'y a pas de honte à avoir connu un homme dont la vie, jusqu'au crime a paru normale et qui ne portait pas écrit sur son front : « Gare à moi, un jour ou l'autre, j'assassinerai. » Il n'y a pas de gloire non plus. C'est seulement attristant... Hélas ! depuis Cain, le crime rôde à travers le monde...

Frédéric BOUTET

FIN

LES CURES DU D^r LAGET



Dans la prison de Montpellier Le Docteur Laget médite sa défense.

Montpellier (de notre envoyé spécial).

Il s'attache aux crimes commis par les médecins une horreur particulière, surtout s'ils en doivent la facilité d'exécution à leur profession même. N'est-on pas, en effet, sans défense entre les mains d'un médecin assassin ? Cette vie qu'on lui a confiée pour la sauver n'en est-il pas maître pour vous l'enlever, et avec quelles chances d'impunité ? A la vérité il faut un concours de circonstances exceptionnelles pour déceler si le médecin dans son jeu des fioles a été imprudent ou assassin, puisqu'il suffit souvent d'une différence minime de dose pour faire d'un médicament salubre un poison violent.

Heureusement, les crimes de médecins sont extrêmement rares et pour cette raison également ils soulèvent chaque fois une émotion considérable.

Il y a déjà un médecin au bagne et que l'on croit innocent ou plutôt il devrait y être : le docteur Bougrat que le jury d'Aix-en-Provence a envoyé il y a quatre ans au bagne s'en est évadé et de son asile, au Venezuela protesta toujours de son innocence.

Va-t-il y en avoir un autre, condamné dans les mêmes conditions, c'est-à-dire sans que la preuve formelle du crime ait été faite ? Dans quelques jours, le docteur Laget se présentera devant les jurés de l'Hérault pour

répondre d'une triple accusation. Em-poisonnement de ses deux premières femmes, tentative d'empoisonnement de sa sœur.

■ ■ ■

Edmond Laget, receveur de l'enregistrement, passa vingt et une années de sa carrière dans un gros village de l'Hérault, Gignac.

C'était un bonhomme aimable au caractère enjoué, grand joueur de manille et bon convive. Il n'avait pas d'ambition et ainsi que son fils Pierre passa toute son enfance dans cette petite ville. Le père Laget passait tout le temps que lui laissait son travail à la pêche. Avec quels soins il préparait ses lignes, ses hameçons et ses appâts. Tout le pays parlait pendant huit jours de ses pêches miraculeuses. Son fils le premier le taquinait quand il le voyait partir de la maison harnaché comme Tartarin, avec un faisceau de cannes sur l'épaule, le baudrier de ses musettes et de ses paniers à poissons croisés sur sa poitrine, les époussettes et les crochets à la main.

Bon fonctionnaire, apprécié de ses chefs, Edmond Laget géra sa fortune personnelle beaucoup moins bien que la fortune publique. Crédule, et même ingénu, se laissant persuader facilement, il entreprit certaines opérations qui dans son esprit devaient être lucratives, mais tournèrent mal. En quelques années, par un jeu subtil de prêts hypothécaires, et même de prêts sur parole, il réussit à ruiner complètement les siens.

Ce qui est extraordinaire, c'est qu'il avait parfaitement conscience de son incapacité à faire des affaires et qu'il était poussé par un démon secret irrésistible. Mais d'un autre côté, il était persuadé que son fils se tirerait toujours d'affaire, car Pierre, à la fin de la vie de son père passait pour très riche. Son cabinet dentaire était prospère et son premier mariage avait considérablement augmenté sa fortune.

Et peut-être cette méconnaissance du père Laget des choses matérielles, ce mépris qu'il avait pour l'argent est à la base de l'un des crimes que l'on reproche maintenant à son fils. Une de ses filles, Marie-Louise, avait hérité 100.000 francs d'une tante. Edmond Laget trouva tout naturel de confier cette somme à son fils.

Plus tard, Marie-Louise Laget réclama cette somme à son père et à son frère. L'un et l'autre firent la sourde oreille.

— Tu n'en as pas besoin, lui dirent-ils, que ferais-tu de cet argent ? Nous te le ferons fructifier nous !

Marie-Louise Laget savait comment son père et son frère faisaient fructifier l'argent. Clairvoyante et méfiante, la jeune femme insistera plus tard avec plus d'apreté pour avoir son argent et c'est à ce moment-là qu'elle sera saisie par ce mal mystérieux que les toxicologues appelés à l'expertise, nommeront un empoisonnement criminel.

Se doutant que son père et son frère laisseraient bientôt toute la famille sans ressources, elle avait voulu travailler, apprendre un métier. On ne sait jamais ce que réserve la vie, disait-elle avec amertume ; les sarcasmes, les railleries des deux hommes

A cette époque, Edmond Laget venait de demander des comptes à son fils sur la partie de la fortune de la famille qui avait été confiée au jeune médecin.

Et brusquement, le père Laget mourut. C'était le premier, de ces décès étranges dont la suite inexplicable devait éveiller assez d'émotion dans l'opinion publique pour contraindre le Parquet à ouvrir une information. Devant les jurés de l'Hérault, le docteur Laget n'aura à expliquer que la mort de ses deux femmes et l'étrange maladie de sa sœur. Mais on peut dire que tous les membres de la famille Laget qui eurent avec le fils des comptes d'argent à régler et qui, malades, furent soignés par lui, ne moururent pas d'une façon normale.

L'adoration de madame Laget pour son fils l'aveuglait complètement. C'est ainsi que, jeune homme, Pierre, avait eu le front de demander en mariage deux jeunes filles au cours de la même semaine. Madame Laget osa faire un timide reproche à son fils. Il accueillit la tendre semonce maternelle d'abord par des sourires, puis par des ricane-ments. On dit même qu'il en vint aux coups.

Madame Laget n'a pas vu son amour ré-



Plusieurs mois de détention ont cerné les yeux du docteur, creusé ses joues.

ne l'épargneront pas. Le père, d'ailleurs, avait une faiblesse marquée pour son fils et la mère Laget partageait ce sentiment.

Pierre était une sorte d'idole à la maison. On admirait ses idées, on supportait ses silences, sa mauvaise humeur, ses colères même. On épousait ses ressentiments contre ceux qu'il n'aimait pas. Plus tard, par exemple, on lui donna toujours raison contre ses femmes. Le père Laget passait son temps à collectionner les boîtes, de toutes sortes et de toutes les dimensions. On en a trouvé des caisses entières, depuis les boîtes de conserve jusqu'aux boîtes d'allumettes. Il était coléreux, violent, maniaque ; les vieux amis de la famille disent que Pierre lui ressemble maintenant trait pour trait.

Le dernier poste d'Edmond Laget avait été à Béziers où il commença par suivre un régime et se soigna avec assez de bonheur pendant quelques mois puis, brusquement, son état empira. Son fils qui était déjà médecin à ce moment-là, ne quitta pas son chevet, suivant ou ne suivant pas les conseils du véritable médecin traitant.

compensé. Au moment de la découverte des empoisonnements, le docteur, avec acharnement, essaya de jeter les soupçons de son côté, en demandant qu'on analysât tous les liquides de la maison jusqu'à un fond de bouteille de liqueur dont on avait offert un verre au médecin traitant la veille.

C'est à ce moment aussi qu'il essaya de faire accroire à un accord entre sa sœur Marie-Louise et sa mère au sujet de certaines manœuvres abortives. Pendant les confrontations qu'on lui fit subir avec les deux femmes, il ne se départit jamais de son attitude. Il n'en fut pas néanmoins prouvé que la jeune fille était loin de mériter la réputation que lui avait faite son frère.

Pierre avait une autre sœur Julienne qui s'était mariée en 1919 avec un jeune médecin militaire.

Julienne douce, et de caractère égal, était la favorite de la tante Pitoiset, vieille fille à héritage qui eût été fort capable de déshériter tout le monde au profit de Julienne, elle n'en eut pas le loisir. Après quelques mois d'un bonheur tranquille, Julienne mourut



Suzanne s'était habituée à aimer le docteur.

On préleva les viscères...



Dans quelques jours le docteur Laget répondra ici, d'une triple accusation.

d'un bizarre accident. Enceinte de cinq mois, elle avorta et, soignée par Pierre qui expérimenta sur elle un appareil de curetage qu'il avait inventé, elle ne tarda pas à mourir.

Tout le pays fut unanime à trouver qu'il avait été bien dévoué.

Pierre, qui avait eu une enfance normale, malgré ses colères et ses violences, fit montre à l'âge de dix-sept ans de brusques instincts érotiques. Il courtoisait toutes les femmes qu'il approchait, à toutes les jeunes filles, il promettait le mariage. C'est là une des causes de la décomposition morale du docteur. L'autre, c'est l'argent. Elevé par une tante riche, il s'habitua de bonne heure à vivre dans le luxe. Il put croire qu'il serait toujours riche et, quand les mauvaises années arrivèrent, il ne pouvait plus se résoudre à la gêne.

Ambitieux, il le fut à peine, orgueilleux non plus. Seuls l'amour et l'argent ont fait du fils du collectionneur de boîtes d'allumettes, du petit garçon sage de Gignac, un dévoyé. Après des études secondaires assez brillantes, il s'inscrivit à la faculté de médecine de Montpellier en 1902. Très assidu aux cours, il fréquentait surtout les étudiants russes :

— Ce sont des femmes faciles, disait-il. Et puis, avec ces Russes, on n'a pas à craindre les conséquences désagréables. Le don d'elle-même leur coûte si peu.

Il vivait dans une petite chambre de la rue de l'Université, n'allant à Gignac, où ses parents avaient gardé une petite maison après le déplacement administratif du père, que pendant les mois de vacances.

Ses études terminées, son service militaire fait à Béziers, il alla faire un stage à Paris et revint enfin s'installer définitivement à Béziers comme médecin-dentiste. Bientôt après, il se maria.

Sa première femme, Sarah Alexandre, fit-elle un mariage d'amour ? Et lui ? Les avis furent différents.

Pourquoi en effet Sarah, belle, gâtée par des parents israélites, travailleurs et tenaces, qui avaient solidement établi une fortune rapide, aurait-elle épousé ce jeune médecin débutant qui n'était ni de sa religion, ni de son milieu, beau parleur, mais en définitive peu séduisant ?

Il est probable que la réputation de richesse de la tante Pitoiset, aux largesses de laquelle il devait un aménagement luxueux et dont il attendait l'héritage, le servirent beaucoup quand il fit sa cour.

Quoi qu'il en soit, les fiançailles de Sarah ne furent pas mieux accueillies chez les Alexandre que chez les Laget. Ces derniers furent même stupéfaits de la décision de leur fils, mais durent se résigner devant sa volonté. Il faut donc admettre que la perspective de la forte dot de Sarah avait guidé Pierre dans son choix. Il venait de rompre avec une première fiancée, une cousine, dont il disait qu'il l'avait toujours aimée, qu'il avait été sa camarade de jeux dans leur enfance, sa camarade de faculté ensuite. Peut-être était-il toujours amoureux d'elle. Mais il préféra l'argent de Sarah.

Sarah, belle et riche, n'en fut pas moins trompée à peine le mariage consommé. Quand elle l'apprit, elle se fâcha. Les scènes éclatèrent, violentes, entre les jeunes mariés et, plus d'une fois, le docteur, chassé du lit conjugal, dut coucher sur la descente

de lit. Ce fut à ce point que Sarah, après sept ans de ménage, était résolue au divorce.

Pratique et économe, elle trouvait que son mari, et en général le ménage, coûtait trop cher. Elle avait essayé dès le début de se mettre au courant des opérations financières dont son mari prenait prétexte pour vider le coffre-fort de la maison. On comprend qu'il ne tenait pas à donner d'autres détails sur son activité d'homme d'affaires et se renferma, peu à peu, dans un mutisme qu'aucune explication ne put fléchir.

Sarah avait eu d'abord une fille qui vécut seulement quelques mois. A la suite de ce deuil, la famille de son mari, qui ne l'avait pour ainsi dire pas reçue jusque-là, lui ouvrit la maison de Gignac et lui manifesta une certaine affection.

Bonne fille, Sarah n'eut pas l'air de tenir rigueur à ses beaux-parents de la première bouderie. Elle alla jusqu'à faire elle-même toutes les avances. A trois ans d'intervalle, elle eut deux garçons, mais la maternité ne rapprocha pas son mari. Le ménage n'était uni que pour le monde. Le mot de « divorce » revenait dans toutes les discussions et Pierre Laget se vit menacé de devoir rendre les comptes à sa femme.

Alors, brusquement, une sorte de grippe infectieuse terrassa Sarah Alexandre. Il y eut d'abord une amélioration normale, puis, le mal de la jeune femme changea d'apparence et, en quelques jours, elle mourut.

Défaillance cardiaque, dit Laget. Les deux médecins qui avaient soigné Sarah pour sa grippe, surpris et silencieux, n'osèrent pas protester contre ce bizarre diagnostic.

Suzanne Alexandre avait douze ans quand sa sœur s'était mariée. Habitant le même immeuble que le jeune ménage, Suzanne fréquentait souvent les Laget. Aimable, Pierre faisait réciter ses leçons à sa petite belle-sœur, corrigeait ses devoirs, la gâtait. De tout temps, Suzanne s'était habituée à aimer le docteur. Moins intelligente que sa sœur, presque naïve, de caractère apathique, elle restait en admiration devant les théories paradoxales et souvent amORALES que le docteur énonçait le soir dans le salon familial.

Lorsque Sarah mourut, l'espoir de lui succéder ne tarda pas à prendre corps dans son esprit. Prenant prétexte de s'occuper de ses petits neveux, elle multiplia toutes les occasions de se rapprocher de lui. Elle arriva à ses fins, d'autant que Laget était ainsi sûr de ne pas laisser échapper la fortune des Alexandre. Elle remplaça Sarah dans le lit du docteur, ses neveux devinrent ses enfants, sa dot toute neuve remplaça celle de Sarah que les caprices de Laget avaient si sérieusement compromise.

Mais elle n'était pas économe comme sa sœur. Au contraire, vaniteuse, aimant le plaisir, elle poussa son mari à des dépenses chaque jour plus considérables. Elle voulut avoir les bijoux les plus beaux de la ville, les toilettes les plus éclatantes. L'auto était remplacée chaque année au Salon de Paris. Les villégiatures dans les stations élégantes des Pyrénées obligeaient le docteur à abandonner sa clientèle deux mois par an.

Cet entraînement au plaisir, ces habitudes coûteuses, Pierre Laget les subit d'abord peut-être, auparavant c'était seul qu'il aimait dépenser l'argent. Il finit par céder à Suzanne, se jeta avec frénésie dans le tourbillon de cette vie luxueuse qui déjà dépassait largement leurs moyens.

Une fille naquit après quelques années de cette union qui, comme la première, était rapidement devenue orageuse. Suzanne était jalouse et faisait de fréquentes scènes à son mari. Chez eux, en visite, même au théâtre, elle guettait sans cesse les moindres gestes du docteur et la présence de ses parents ou d'amis ne l'empêchait pas de lui faire, jusque dans la rue, de violents reproches. Quand ces scènes se passaient à la maison, en privé, elles se terminaient le plus souvent par une magistrale correction qui laissait Suzanne meurtrie et sanglotante et Laget soulagé.

Sa jalousie n'était d'ailleurs pas déraisonnable. Laget avait toujours eu des maîtresses.

Sans compter ses nombreuses passades, on lui a connu plusieurs maîtresses attitrées. L'une d'elles était même la femme d'un ami personnel du docteur. Au moment

où à la maison les disputes devinrent plus nombreuses et plus violentes, où la vie commença d'être intenable, où le mot de divorce fut prononcé, alors, subitement, comme sa sœur dans les mêmes circonstances, Suzanne fut prise d'une soudaine langueur. Son entourage attribua ces malaises à une exagération de son caractère apathique. Ses lassitudes qui la tenaient au lit, parfois des journées entières, disparaissaient brusquement quand elle recevait une invitation pour une soirée de bal.

Suzanne, oiseau frivole, quittait sa chaise-longue pour sauter en auto, pour aller rejoindre ses amies aux bains de mer, dans les salons et cela fit que sa famille ne s'inquiéta de sa maladie que trop tard, alors que les symptômes qui avaient précédé la mort de sa sœur se manifestaient déjà, qu'elle était condamnée. « C'est de l'anémie pernicieuse », disait le docteur quand on lui demandait des nouvelles de la malade. Elle mourut dans des douleurs atroces. Tout Béziers plaignit le docteur qui pleura abondamment dans les bras de sa belle-mère.

Quelque temps auparavant, la tante Pitoiset était morte, elle aussi, à peu près dans les mêmes conditions, entourée de soins dévoués, par son neveu Pierre.

C'est qu'à ce moment, les affaires de Laget commençaient à aller très mal. Par négligence, trop occupé par ses affaires de Bourse, par la vie fatigante qu'il menait avec Suzanne, par ses intrigues extra-conjugales, il avait lentement laissé périliciter son cabinet dentaire. Il fut bientôt aux abois. En 1922, il avait réussi à faire déposer en son nom par Sarah une somme de cinq cent mille francs dans une banque. Quand il fut débarrassé de sa femme, il n'eut qu'à se présenter pour la toucher. En 1924, quand il épousa Suzanne, il lui fit contracter une assurance sur la vie de cent mille francs. Suzanne morte, il passa, quinze jours après l'enterrement, à la Compagnie et toucha la prime.

Les morts bizarres qui sévissaient autour du docteur avaient déjà enlevé son père, sa sœur Julienne, sa tante Pitoiset, Sarah Alexandre et Suzanne Alexandre. Parmi ceux dont la mort pouvait profiter au docteur, il ne restait plus que sa sœur Marie-Louise. Nous verrons, la semaine prochaine, qu'elle faillit être le couronnement de sa sinistre carrière, mais que ce dernier exploit le brisa.

(à suivre.)

F. DUPIN.

Quand Laget, officier à Wesserling...



Le Docteur avait un appartement luxueux.



On vient de pratiquer l'autopsie.

Sarah Alexandre, fit-elle un mariage d'amour ?

LES 13



DILEMMES

CONCOURS GÉNÉRAL

ARTICLE PREMIER. — Entre les participants aux Concours hebdomadaires des 13 Dilemmes, il est institué un Concours général.

ARTICLE 2. — Le classement de ce Concours Général sera établi par la totalisation des points obtenus par chaque concurrent classé parmi les 25 premiers de chacun des concours hebdomadaires.

ARTICLE 3. — Le Concours Général des 13 Dilemmes est doté des prix en espèces ci-après.

1^{er} Prix : 10.000 fr. — 2^e Prix : 5.000 fr. — 3^e Prix : 3.000 fr. — 4^e Prix : 2.000 fr.

ARTICLE 4. — Tout participant au Concours hebdomadaire et au Concours Général accepte d'avance et sans réserve tous les termes des deux règlements ci-dessus.

RÉSULTATS DU CONCOURS N° 11

(Le Serment)

I
La majorité des réponses décide : Charles ne doit pas tenir le serment fait à son père.

II
Dans la réalité, on n'a pas tenu le serment.

III
L'écart des voix entre le nombre des réponses de la majorité (question I) et le nombre des réponses justes à la question II est de :

231

LISTE DES GAGNANTS

1^{er} Prix (50 points) : 500 francs. — M. Léon BEAU-FILS, 13, rue d'Alsace, PARIS (10^e).

2^e Prix ex æquo (45 points) : 400 francs. — Mme Suzanne ROUX, 17, avenue du Colonel Driant, LAMBERSART (Nord). — M. Henri AIMÉ, 6, rue Clérisseau, NIMES (Gard).

4^e Prix ex æquo (35 points) : 200 francs. — Mme Maria POUILLE, 43, rue Delcambre, DOUAI (Nord). — M. Jean PAGES, 17, rue Montandry, ALBI (Tarn).

6^e Prix ex æquo (25 points) : 50 francs. — Mme MORET, 103, rue Edouard-Vaillant, TOURS (Indre-et-Loire). — M. LEMAITRE, 216, boulevard de Gravelle, LE HAVRE (Seine-Inférieure). — M. Edmond DUVAL, 3, rue Plisson, SAINT-MANDE (Seine). — M. Herbert BROSE, 90, rue Montorgueil, PARIS (2^e). — M. Joseph MOEZAN, 20, rue de l'Echiquier, PARIS. — M. GUY, Bureau des Affaires Indigènes du Territoire de FES-NORD (Maroc). — M. Simon LETTRE, 11, rue Jacquard, LYON-CROIX-ROUSSE (Rhône).

13^e Prix ex æquo (20 points) : 50 francs. — M. Erna CRAPANI, LE VALDAHON (Doubs). — Mme Claire COLONNA, Sanary (Var). — M. Léonce GATINEAU, 7, rue Mauny, SAINTES (Charente-Inférieure). — M. Emile DEVALD, 10, rue Meurisse, MONTIGNY-LES-METZ (Moselle). — M. René ROUCH, Coiffeur, FONTES (Hérault). — Mme Nette SAROCCHI, 57, rue Galbois, PHILIPPEVILLE Constantine (Algérie). — M. J. NEUMANN, ANCY-SUR-MOSELLE (Moselle). — M. Edgar MULLER, rue du Commerce, Pont-de-Roide (Doubs). — M. Gilbert LEMPEREUR, 35, rue des Trois-Bornes, PARIS (11^e). — M. FERRANDON, Traverse Croix de Fer, Malpassé, MARSEILLE (B.-du-Rh.).

23^e Prix ex æquo (15 points) : 50 francs. — Mme CALISTI, 3, rue Henri-Dubouillon, PARIS (20^e). — M. R. DEVIN, 42, avenue de Mun, AULNAY-SOUS-BOIS (Seine-et-Oise). — M. André GOLLIOU, 1, boulevard Daunou, BOULOGNE-SUR-MER. — M. Léopold SAUSSAC, 20, rue Sainte-Baume, MARSEILLE (B.-du-Rh.). — M. René GARRE, 28, avenue de Beauséjour, PERRYVAU-CLUSE (Seine-et-Oise). — M. René MECHIN, Hôtel du Parmelan, THORENS (Haute-Savoie). — M. R. VIGER, 4, route de Sahurs, CANTELEU (Seine-Inférieure). — Mme Suzanne MIRAUCOURT, La BELLE-CROIX-de-COULOMMIERS (Seine-et-Marne). — M. J. LAVALLEE, Sanatorium de SAINT-MARTIN du TERTRE (Seine-et-Oise). — M. Emile VILLEBRUN, 1, avenue du Château-d'Eau, SETE (Hérault). — M. L. FITTON, 35, rue Fontgrière, CLERMONT-FERRAND (Puy-de-Dôme).

34^e Prix ex æquo (10 points) : 50 francs. — M. Eugène BINAD, 340, route de Dieppe, NOTRE-DAME-DE-BONDEVILLE. — M. Marcel ICARD, Villa La Myre, MAZARGUES, MARSEILLE (B.-du-Rh.). — M. Willy GIRARD-BILLE, 135, rue du Progrès, LA CHAUX-DE-FONDS (Suisse). — M. René MILGEN, 3, rue de Meaux, VAIRES-SUR-MARNE (Seine-et-Marne).

(Les lauréats du Concours n° 11 ont indiqué, pour la plupart, en réponse à la question 3, un écart de voix très approché de l'écart réel ; nous pouvons même préciser que l'écart pronostiqué par les gagnants ci-dessus, varie de 218 à 243.)

La véritable histoire

LE DIAMANT DE LA VENGEANCE

du Comte de Monte-Cristo

Ly a, Quai des Orfèvres, une porte cochère dont la vue, sans que l'on sache pourquoi, provoque un serrement de cœur. De chaque côté, gauchement dessiné à la craie bleue, on perçoit un 36 assez mal d'aplomb, et si l'on franchit cette porte, on arrive à l'escalier qui conduit à la police judiciaire. Au quatrième étage, tout près des archives de la brigade mondaine, se trouve le musée historique, qui contient aussi les archives du passé. Passé douloureux, fait de râles, de larmes et de supplices effroyables. Là, dans des cartons propres et très modernes, sont entassés dossiers innombrables, lettres de cachet et registres d'érou, leurs pages jaunies et fanées par les siècles. De ces pape-rasses fades il semble encore aujourd'hui se dégager, une odeur de sang, éveillant l'angoisse atavique que chacun porte en soi. Des noms, rien que des noms, marqués par-ci par-là d'une croix. Mais ces noms et ces croix évoquent l'image de souffrances atroces, car c'est ainsi que furent désignés tous ceux qui devaient être livrés au bourreau. Dans ces cartons se trouvent également les documents qui relatent la fin du bandit Cartouche, le calvaire de Lesurques et de Charlotte Corday et la mort de l'abominable Marquise de Brinvilliers. Là sont conservés aussi les mémoires de plusieurs archivistés, parmi lesquels ceux de Peuchet tiennent une place prépondérante. De toute évidence Alexandre Dumas parcourut ces mémoires extraordinaires et le dossier intitulé le « Diamant de la Vengeance » lui servit de canevas à son célèbre roman le Comte de Monte-Cristo.

Bien entendu, il changea les noms des protagonistes. Edmond Dantès était en réalité un paysan nîmois du nom de Pierre Picaut ; Mercedes une belle Provençale orpheline et très riche, nommée Marguerite, de Vigoroux, et le Château d'If fut la sombre prison de Pignerol. Mais la trahison du jeune homme par trois de ses amis eut vraiment lieu ainsi que l'assassinat du bijoutier par Caderousse et sa femme. Ce qui est encore plus extraordinaire, c'est que l'abbé au trésor, personnage digne de la fantaisie du romancier, a existé réellement. Il est vrai

que les malheureux prisonniers ne purent communiquer que par une étroite ouverture, et Picaut ne s'évada point en prenant la place du corps de son bienfaiteur dans un sac, mais ce sont là des détails de peu d'importance.

Donc, voici l'histoire authentique telle que Peuchet l'a reconstituée.

Nîmes, la belle cité romaine, se prélassait aux derniers rayons du chaud soleil de Provence. Le jour tirait à sa fin, et déjà une troupe de femmes vêtues du costume pittoresque du pays se pressaient autour de la fontaine publique, riant et bavardant allégrement. Des enfants presque nus, à la chevelure inculte, se roulaient voluptueusement dans la poussière grise du chemin, ou sommeillaient à l'ombre des arches du viaduc romain, tandis que des ânes, mulets et chiens constituaient le fond bruyant et bigarré de ce tableau primitif.

Comme toujours à cette heure, Mathieu Loupian s'était planté devant la porte de son auberge, car il savait que bientôt les hommes reviendraient de leur dur labeur aux champs, haletants de soif et heureux de pouvoir se désaltérer chez lui. Déjà de nombreux mulets aux rubans multicolores faisaient tinter leurs grelots à l'ombre des platanes de la Place Ste-Opportune pendant que leurs maîtres se disputaient les cruches de vin que leur portaient les accortes servantes.

Attablés un peu à l'écart de la foule, trois hommes, évidemment les amis du cabaretier, se faisaient remarquer par leur gaieté exubérante. Ces hommes étaient : Gervais Chaubart, un muletier ; Guilhem Solari, vigneron, et le fermier Antoine Allut, un gaillard bâti en hercule, dont les bras noueux et les poings formidables étaient redoutés de tous. Au moment où Mathieu Loupian s'approcha du trio pour trinquer avec eux, un jeune homme dont les vêtements rapiécés et pauvres contrastaient étrangement avec son beau visage et sa chevelure soyeuse, passa sur la route, à califourchon sur un tout petit âne. Cette monture était si



La sont entassés lettres de cachets et registres d'érou, jaunies pas les siècles.

frère que l'homme paraissait marcher avec la bête entre les jambes, car à chaque pas ses pieds touchaient le sol. Un grand éclat de rire accueillit le nouveau venu.

— « Holà Pierre ! Comme te voilà beau avec ton cheval arabe. Comptes-tu donc danser les Treilhas ce soir ? » lui demanda Loupian.

— « Danser ? Ma foi non ! »
Le jeune homme, qui s'appelait Pierre Picaut, répondit fièrement : « J'ai mieux que ça à faire. Je vais courtiser au clair de lune. »

— « Courtiser ? » s'écria Loupian surpris, car tous savaient que Picaut était pauvre comme Job. « Quelle est donc la femme qui voudrait de toi ? Tu ne pourrais même pas lui acheter un fichu de coton ? »

— « Ça c'est mon affaire. Je ne suis pas de ceux qui crient le nom de leur belle sur les toits. Passez-moi donc la cruche, j'ai une couche épaisse de poussière sur la langue. »

Pendant que Picaut buvait à sa soif, les compères se faisaient des signes. Un secret, cela ne pouvait être toléré. Coûte que coûte, il fallait faire parler cet étourdi. L'un après l'autre ils lui versèrent de grandes rasades, le flattant si bien qu'à la fin, confus et sans méfiance, Pierre dit en riant :

« Hé bien, puisque vous tenez tant à le savoir, buvez donc à la santé de Marguerite de Vigoroux, ma fiancée. »

Un silence incroyable suivit ces mots, tant la surprise fut grande, puis une clameur hostile se fit entendre :

— « Quoi — Marguerite — la plus riche demoiselle de Nîmes ? Celle qui possède vingt mille pistoles d'or ? C'est absurde ! Que peux-tu donc lui donner en échange ? »

— « Ma tendresse » répondit Picaut gravement. « Je l'aime et je me moque de l'argent ; l'amour seul nous importe. Mais je vois bien que vous ne comprenez pas. »

— « L'amour ? ho ! ho ! ho ! » Loupian s'esclaffa brutalement. « Si tu crois qu'une femme se contente de cela de nos jours ! »

— « Sans doute, les femmes que vous avez connues... » riposta Picaut avec rage. « Mais Marguerite n'est pas de cette espèce. Du reste je vous invite, pour mardi prochain. Le repas de noce aura lieu chez Latignac. On dansera, et à minuit il y aura un feu d'artifice. En attendant — merci pour le vin, et bonsoir ! Et passant sa jambe par dessus le bourriquet, il s'éloigna rapidement. »

Loupian le suivit du regard, un mauvais pli à la bouche ; puis se tournant vers le géant Allut :

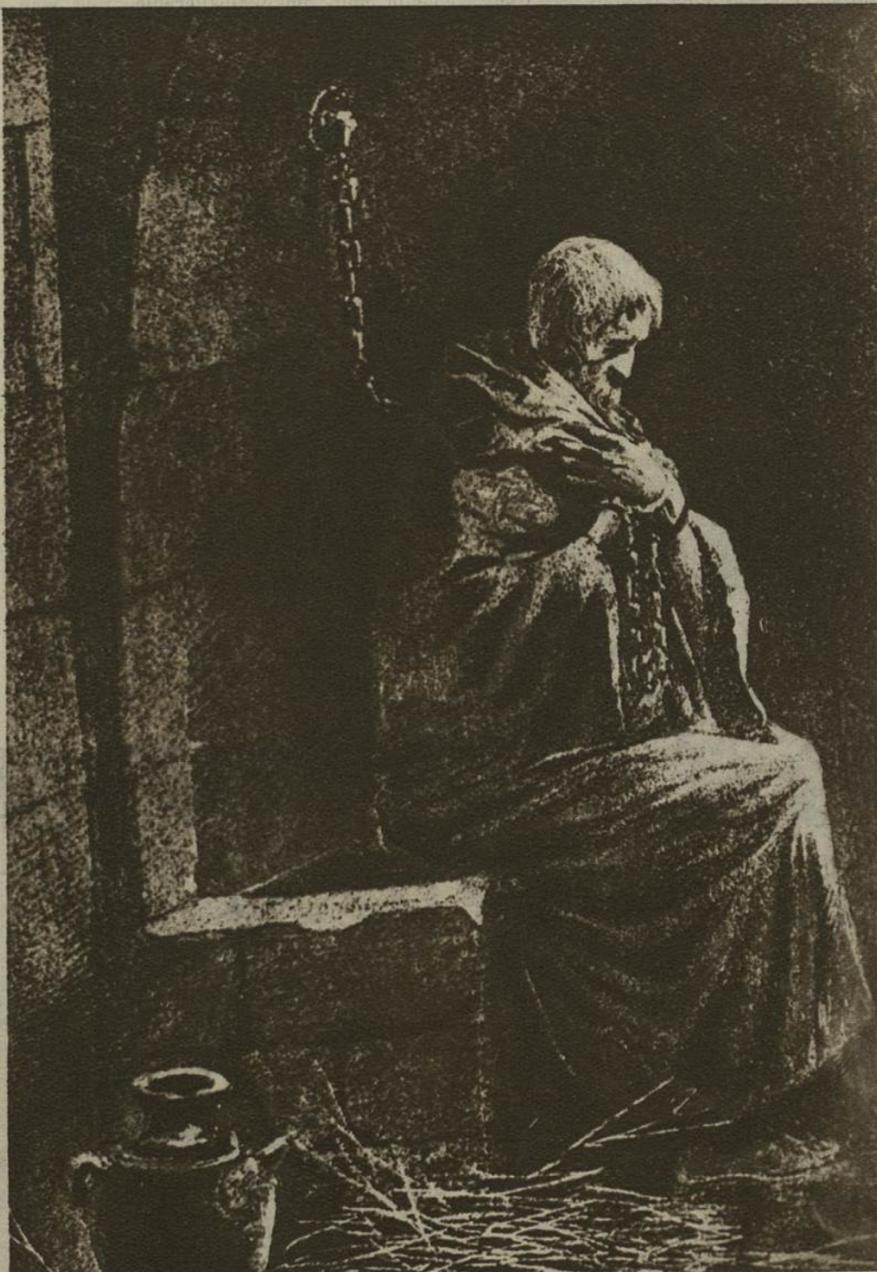
— « Je te parie cent sous que la noce ne se fera point. Attends — je vais chercher une plume et du papier. »

Allut lui saisit les bras. — « Quel ignoble complot machines-tu encore ? Laisse-le donc tranquille. Il vaut mieux que nous et mérite son bonheur. »

— « C'est une farce et rien de plus. » Et il fit un clin d'œil aux autres. « Nous allons envoyer une lettre à la police, dans laquelle on accusera Pierre d'être vendu aux Anglais. Vous vous rappelez que Picaut servit de guide à ce cochon de Forrester, le peintre qui fit le portrait de Marie-Antoinette. Il a bien fait de passer la mer. Sans ça le Comité de Salut public l'aurait envoyé à la guillotine. Pierre était fréquemment avec lui et pour sûr qu'il passera quelques jours en prison. Juste assez pour renvoyer la noce à quinzaine. Après, nous le ferons délivrer, et on rira bien. »

(à suivre).

ASHTON WOLFE.

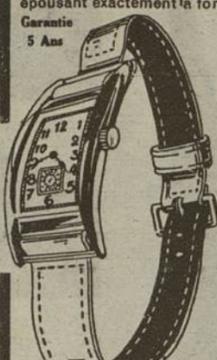


Les malheureux prisonniers ne communiquaient que par une étroite ouverture.

MONTRE-BRACELET

POUR HOMMES
Marque UTILIA
en PLAQUÉ OR LAMINÉ
Rectangulaire et Cintrée

épousant exactement la forme du Poignet
Garantie 5 Ans



L'élégance de sa ligne CAMBRÉE lui confère un cachet de perfection tout particulier.

CRÉATION DU MODÈLE EXCLUSIF MOUVEMENT A ANCRE empierré de 15 Rubis, Balancier compensé, antimagnétique, Ellipse saphir SPIRAL BRÉGUET Haute précision.

Chiffres reliefs. Petit Cadran de Secondes. Bracelet cuir veau-velours d'un riche effet. Boîtier en plaqué or indispensable à tous SPORTIFS, TOURISTES, AUTOMOBILISTES, VOYAGEURS, INGÉNIEURS, CONTREMAITRES, etc. Contrôle le rendement, oblige à l'exactitude.

PRIME GRATUITE. Tout Souscripteur qui enverra le BULLETIN DE COMMANDE ci-dessous recevra en même temps que la MONTRE-BRACELET un SUPERBE STYLO-MINE en ARGENTA, Système Breveté Indérégable.

Les deux objets sont livrables immédiatement aux Conditions du Bulletin ci-dessous.

BULLETIN DE COMMANDE
Veuillez m'adresser le BRACELET-MONTRE en PLAQUÉ OR laminé avec sa prime au prix de 295 frs que je paierai maison de 20 frs par mois, le 1^{er} de 25 frs, port et emballage compris, et les suivants de 20 frs tous les mois. Au comptant 280 frs. Les quittances seront majorées de 1 fr. pour frais d'encasement.

Nom et prénoms _____
Rue _____ Signature _____
Ville _____
Département _____

Prière de découper ce Bulletin et l'envoyer à

L'ÉCONOMIE PRATIQUE
15, Rue d'Enghien. — PARIS (X^e)
Envoi du superbe catalogue, Gratuitement, sur simple demande

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,
TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 16.501 : Classes primaires complètes; Certificat d'Études, Brevets, C.A.P., professorats.

Broch. 16.508 : Classes secondaires complètes; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 16.517 : Carrières administratives.

Broch. 16.523 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 16.529 : Emplois réservés.

Broch. 16.532 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, forge, mines, trav. publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 16.540 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 16.544 : Carrières commerciales administratives, secrétaire, correspondancier, steno-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 16.553 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.

Broch. 16.559 : Orthographe, rédaction, vérification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 16.565 : Marine marchande.

Broch. 16.570 : Solfège, piano, violon, clarinette, mandoline, banjo, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 16.575 : Arts du Dessin (dessin d'illustration, composition décorative, gravures de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 16.579 : Métiers de la Couture, de la Coupe, et de la Mode (petite main, seconde main, première main, vendeuse-rebouteuse, couturière, modiste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, professorats).

Broch. 16.590 : Journalisme (rédaction, fabrication, administration); secrétariats.

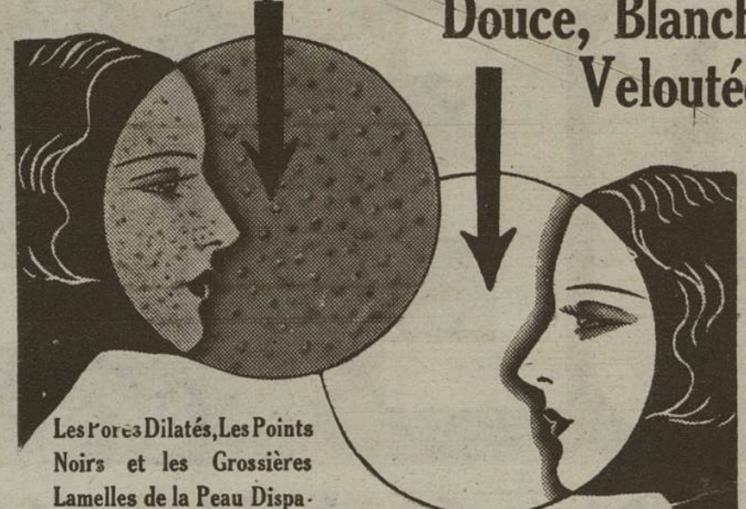
Broch. 16.592 : Cinéma: scénario, décors, costumes, photogr., technique de prise de vues et de prise de sons.

Broch. 16.596 : Carrières Coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle 39, Bd Exelmans, Paris 16^e, votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Une Peau Nouvelle en 3 Jours

Douce, Blanche Veloutée.



Les Pores Dilatés, Les Points Noirs et les Grossières Lamelles de la Peau Disparaissent. — Essayez cette

Recette d'un Spécialiste.

Des milliers de femmes ont des pores dilatés et l'ignorent. Tout pore dilaté est dû à de l'irritation. A moins que vous ne vous débarrassiez de l'irritation des pores de la peau, des corps étrangers s'y amassent et il en résulte de fâcheux points noirs, des boutons, des dartres, des couleurs jaunes et sombres et une peau grossière et rêche.

La Crème Tokalon, Couleur Blanche (non-grasse) contient maintenant une merveilleuse cure nouvelle, douce et crémeuse, extraite des fleurs et combinée avec la crème fraîche et l'huile d'olive précigrées. Tonique, astringente et nourrissante, pénétrant instantanément, elle calme l'irritation des glandes

GRATUIT. — Par suite d'arrangement spécial avec les préparateurs, toute lectrice de ce journal peut maintenant obtenir un nouveau Coffret de Beauté de Luxe contenant les produits suivants: Un tube de Crème Tokalon, Bioel, Aliment pour la Peau, Couleur Rose, à employer le soir avant de se coucher; un tube de Crème Tokalon, Couleur Blanche, (non-grasse) pour le jour; une boîte de Poudre Tokalon, poudre de riz à la Mousse de Crème (indiquer la nuance désirée), ainsi que des échantillons des quatre nuances de poudre en vogue. Envoyez trois francs en timbres pour couvrir les frais de port, d'emballage et autres, à la Maison Tokalon, Service 130 B, rue Auber, 7, Paris.

cutanées, resserre les pores dilatés, dissout les points noirs à un tel point qu'ils disparaissent, blanchit et adoucit la peau la plus sombre et la plus grossière. Elle maintient l'épiderme le plus desséché dans une délicate moiteur, mais exempt de graisse. Elle convient également à enlever le brillant d'une peau huileuse ou d'un nez luisant.

La Crème Tokalon couleur blanche, pare, en 3 jours, la peau d'une beauté et d'une fraîcheur indescriptibles, et cela, d'une manière impossible à obtenir autrement. On devrait s'en servir chaque matin. Si vous avez des rides et les muscles du visage affaiblis vous devriez aussi employer la Crème Tokalon, aliment pour la peau (couleur rose) le soir avant de vous coucher — elle nourrit et rajeunit votre peau pendant votre sommeil.

FABRIQUE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

Prix franco de douane



Vente directe du fabricant aux particuliers
100.000 clients par an — 20.000 lettres de remerciement.

Demandez de suite notre catalogue franc. gratuit

MEINEL et HEROLD, Klingenthal Saxe 633 F

LA LAME NOUVELLE RECA

POUR TOUS RADICIS de SURETÉ

36 LAMES de LUXE
POUR BARBE DURE ET ÉPIDERME D'ENSEMBLE
AU PRIX GÉNÉRAL DE 15 frs.

Envoi franco domicile contre remboursement de 15 frs
FEROMNIA, 68 RUE DES RONDEAUX, PARIS 20^e

SANS RIEN VERSER D'AVANCE

Vous pouvez avoir pour **40 FS** par mois

CHRONOMÈTRE "CO-RE" DOUBLE BOÎTIER

Une montre précise, élégante, solide. Echappement ancre 15 rubis, décor moderne.

PLAQUÉ OR INALTÉRABLE

Livré avec sa chaîne en plaqué or **480,2** au prix de...

Catalogue Général N° 32 gratis sur demande
COMPTOIR RÉAUMUR, 78, rue Réaumur, Paris

LE CINEMA ROMANESQUE 5

LA GRANDE MARE

AVEC CHEVALIER



2^{fr}50

HOROSCOPES D'ESSAI GRATUIT

Aux Lecteurs de ce Journal

Le Professeur Roxroy, l'Astrologue bien connu a décidé, une fois de plus, de favoriser les habitants de ce pays, en leur faisant parvenir des Horoscopes d'essai gratuits.

La réputation du professeur Roxroy est si répandue qu'une introduction de notre part est à peine nécessaire. Son pouvoir de lire la vie humaine à n'importe quelle distance est tout simplement merveilleux.

Même les astrologues les plus réputés le reconnaissent comme leur Maître et suivent ses traces. Il vous dira ce dont vous êtes capable et comment atteindre le succès. Il vous décrira les périodes favorables et défavorables de votre vie. La justesse de ses vues concernant les événements passés, présents et futurs, vous surprendra et vous aidera.

M. Paul Stahmann, astrologue danois, très expérimenté, écrit ceci: « L'horoscope que vous avez bien voulu m'adresser est tout à fait conforme à la vérité et m'a satisfait sous tous les rapports. C'est un travail très consciencieux et clair. Comme je suis moi-même astrologue, j'ai examiné les calculs astrologiques et indications données, et j'ai trouvé que ce travail était d'une grande perfection, jusqu'en ses plus petits détails basés sur les principes les plus nouveaux ».

Si vous désirez profiter de cette offre spéciale et obtenir une revue de votre vie, écrivez vous-même simplement vos nom et adresse, le quantième, mois, année et lieu de votre naissance (le tout distinctement). Indiquez si vous êtes monsieur, dame ou demoiselle, et mentionnez le nom de ce Journal. Il n'est nul besoin d'argent, mais si vous voulez, vous pouvez joindre 2 francs en timbres de votre pays pour frais de poste et travaux d'écriture. (Ne pas mettre de pièces de monnaie dans les lettres).

Adressez votre lettre affranchie à 1 fr. 50 à Roxroy, Dépt 2429 K Emmastraat, 42, La Haye (Hollande).

CHIENS TOUTES RACES

POLICE, CHIENNE, GARDE, LUXE avec pedigree et garanties.

Expéditions tous pays
CHENIL BERGER POLICIER
MONTREUIL (Seine) - Téléphone 225
Succursale: 14, Rue Saint-Roch - PARIS



NOUVEAU COURS PRATIQUE d'Hypnotisme et de Suggestion et de l'Influence Personnelle

sur les autres et à distance par le Professeur R.-J. SIMARD

Un volume illustré franco recommandé 22 francs, 10 francs net.

TRAITE DE SORCELLERIE ET DE MAGIE PRATIQUE

Un fort volume illustré franco rec. 33 francs
Librairie ASTRA, 12, rue de Chabrol, 17, PARIS (X^e)

L'OBÉSITÉ

détruit la beauté, altère la santé et vieillit avant l'âge. — Pour rester jeune et mince, prenez

Le Thé Mexicain du Dr Jawas

et vous maigrirez sûrement, sans aucun danger. Produit végétal. Succès universel.

VOUS TROUVEREZ TOUT CE QUI CONCERNE LA MUSIQUE

27, Boulevard Beaumarchais
Paris (4^e)
PAUL BEUSCHER

CATALOGUE ILLUSTRÉ ENVOYÉ FRANCO SUR DEMANDE

GAGNEZ de 300 à 1.000 fr. par mois et plus prouvés. Ecritures chez soi pdt loisirs, sér. et loyal. Timbre. Ecr.: HUARD, 9, Ile Chatou (S.-et-O.).

400 Francs par quinzaine sans quitter emploi Partout Très sérieux. Facile chez soi. Accepte aussi représentants toutes localités. Ecrire: FUSEAU 11, à Marseille

7 fr. le CENT Copies d'ad. et gains suivis à CORRESPONDANTS 2 sex. p. lois. Étab. T. SERTIS, Lyon.

ÉCRITURES CHEZ SOI, sérieux, très lucratif. G. RIGUET, B. P. 15, Le Bourget.

1.000 frs p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Tte l'année. Manufact. D. PAX, Marseille

VOYANTE

VOULEZ-VOUS ÊTRE FORTS, vaincre et réussir? Consultez la célèbre et extraordinaire, inspirée (diplômée) qui voit le présent, l'avenir, vous serez utilement guidés. **Thérèse GIRARD, 78, Avenue des Ternes, Paris (17^e) cour 3^e étage. De 1 h. à 7 h.**

AVENIR

Mme BENARD, 46, rue Turbigo, Paris 3^e, voit tout, assure réussite en tout. Fixe date événements 1931-32, mois par mois. Facilité mariage d'après prénoms. Voir ou écrire (envoi date nais. et 20 francs 50). Reçoit même le dimanche

LA CÉLEBRE VOYANTE MAÏNA JUAN

Voit tout - Renseigne sur tout
Tous les jours. Par correspondance 20 frs.
55, boulevard Sébastopol, Paris

M^{me} de THELES CÉLEBRE PAR SES PREDICTIONS. Voyante à l'état de veille. Tarots, Horos. De 3 à 7 h. et par corresp. 10 fr., date nais. T. l. j. (lundi excepté). 74, r. Lourmel, 4^e et dr. Métro: Beaugrenelle, Paris (15^e)

M^{me} DORIAN MEDIUM connu Réussit par un seul de ses conseils TRANSMISSION DE PENSÉE A L'ÊTRE CHER Reçoit du mardi au vendredi de 2 heures à 6 heures. 82, rue Legendre, Paris-17^e. Tél: Marcadet 25-20

CROYEZ-VOUS... OUI ou NON? AUX SCIENCES HINDOUES? Que vous croyiez ou pas, les prévisions sur votre avenir que vous donnera le SPIRITE HINDOU, 14, r. de Tilsitt, PARIS vous convaincront. Il vous donnera des conseils et vous fera réaliser toutes vos ambitions: AMOUR, ARGENT, SANTÉ. De 10 à 1 heure et de 4 à 7 heures - Téléphone: Carnot 19-61.

Mme MAX Voyante, et ses tarots. Donne conseils sur tout avenir, ramène affections. Reçoit de 9 à 19 h. Par correspondance, 20 francs et date naissance, 30, rue Polonceau, Paris. Métro Barbès.

TELEPATHIE - TELEPSYCHIE Actions à distance ASTROLOGIE Succès. Amour, Affaires, Santé. Madame BERTHE 22, Rue de Montreuil, PARIS (XI^e). 4^e étage à droite.

M^{me} LEBERTON TAROTS, CHIROMANCIE, ASTROLOGIE. De 1 h. à 7 h. ou par corresp. 20, rue Brey (Etoile) 1^{er} à gauche PARIS.

M^{me} MONNA. D. CHIROMANCIE, ASTROLOGIE TOUTES LES TAROTS. Prix modérés. 10 à 19 heures. Studio 349, rue Saint-Martin.

Mme TAMARA Sujet russe infatigable. Tarots, Lignes main. T. l. j. de 2 à 7 h. A part. de 10 à 60, rue du Cherche-Midi. 2^e ét. Escalier B. PARIS (6^e)

AVIS

Le Détective ASHELBE reçoit tous les jours de 4 à 7 heures.

34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

MONDIALE POLICE
Ex-inspecteurs Sûreté. Enquêtes. Toutes missions. Divorces. Prix mod. Anc 47, r. Maubeuge, actuel 6, bd St-Denis. Botzaris 30-74. 9 à 19 h. et Dim. matin.

L'IVROGNERIE
Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratuits et franco. Ecrivez confidentiellement à E. J. WOODS, Ltd, 167, Strand (219 BA) Londres W. G. 2

CONCOURS TOUS LES ANS

Secrétaire près les Commissariats de

POLICE

de la Ville de Paris

Pas de diplôme exigé. Accès au grade de Commissaire. Age: de 21 à 30 ans avec prorogation des services militaires. Renseignements gratuits par l'ÉCOLE SUPPLÉMENTAIRE D'ADMINISTRATION 4, rue Férou - Paris (6^e)

SEUL ET SANS ARMES

Vous serez invincible, si vous pratiquez le Jiu-Jitsu Méthode secrète de lutte et de défense. La plus terrible des armes qui soient au monde. J'envoie ma brochure les "Secrets du Jiu-Jitsu" contre 2 fr. en timbres. V. Berchtold, 147, avenue de Saxe, Lyon

5.000 PHONOS GRATUITS

à distribuer aux lecteurs de ce Journal dont la réponse sera exacte, et se conformant à nos conditions. Reconstituez les noms de 4 couleurs, et en prenant une lettre de chaque couleur, vous en trouverez une qui est en même temps une fleur. Laquelle?.. Adressez directement votre réponse à ARYA, 22, rue des Quatre-Frères Peignot, Paris (15^e). (Joindre une enveloppe timbrée à 0 fr. 50 portant votre adresse pour la réponse).

R E T V
N O R I
R G I S
L U E B

à distribuer aux lecteurs de ce Journal dont la réponse sera exacte, et se conformant à nos conditions. Reconstituez les noms de 4 couleurs, et en prenant une lettre de chaque couleur, vous en trouverez une qui est en même temps une fleur. Laquelle?.. Adressez directement votre réponse à ARYA, 22, rue des Quatre-Frères Peignot, Paris (15^e). (Joindre une enveloppe timbrée à 0 fr. 50 portant votre adresse pour la réponse).

à distribuer aux lecteurs de ce Journal dont la réponse sera exacte, et se conformant à nos conditions. Reconstituez les noms de 4 couleurs, et en prenant une lettre de chaque couleur, vous en trouverez une qui est en même temps une fleur. Laquelle?.. Adressez directement votre réponse à ARYA, 22, rue des Quatre-Frères Peignot, Paris (15^e). (Joindre une enveloppe timbrée à 0 fr. 50 portant votre adresse pour la réponse).

DÉTECTIVE

LES CURES DU D^r LAGET



Le Dr Laget a déjà enterré dans ce caveau familial, sa sœur Julienne, son père, sa riche tante Pitoiset et ses deux femmes. Toutes ces morts lui profitaient et il ne laissait à aucun autre médecin le soin de veiller ses parents jusqu'à leur dernière heure.

Lire en pages 12 et 13: la poignante enquête de notre envoyé spécial à Montpellier: F. Dupin.